

OTTO BLAS
1853 – 1901

La guerre Russo – Turque
1877 – 1878

“ ex vita priore ”

Né à Fribourg, le 17 octobre 1853, j'ai passé les premières années de mon existence dans une maison de trois étages, au numéro 2 de la rue Gerberau, et plus tard dans le quartier Ritzenthaler. J'y ai connu un bonheur parfait même si je n'en étais pas conscient.

A 6 ans, j'entrai à l'école élémentaire et en octobre 1862, je débutai au lycée. Ces prémices auguraient un avenir prometteur. Or dès la première année du lycée, je me brûlai gravement et j'en souffris durant des mois. En Seconde, je me blessai par inadvertance en coupant un bâton. La longue convalescence qui en suivit m'habitua à une certaine paresse et, comme d'autres défauts se développaient en moi, ces événements eurent des conséquences négatives sur mon caractère et mon état d'esprit, bref, je redoublai la seconde année.

Je quittai le lycée en août 1872 (1), non sans avoir terminé les neuf classes et réussi mon baccalauréat malgré des notes à peine passables.

Je me rendis ensuite à Würzburg, durant le premier semestre, pour y étudier la médecine. (2) Rentré à la maison pour Pâques 1873, je continuai mes études dans ma ville natale jusqu'en octobre 1875. Par la suite, je me suis rendu pendant deux semestres à Munich, puis à nouveau à la maison, enfin à Würzburg, Strasbourg et finalement je partis... en Turquie, à la veille de mes 24 ans. (3) (4)

(1) C'est cette même année là, le 7 janvier 1872 que mourut sa mère Mina Peter, née à Achern, le 16-05-1816. Son père Julius se remaria par la suite avec Rosa Himelbach de 20 ans sa cadette.

(2) Otto est issu d'une famille de médecins : son père Julius était médecin au service du Comté et son oncle Théodore, docteurs en médecine. Son aïeul Michael Blas, (1731-1796) fut médecin militaire en Prusse, pendant la guerre de 7 ans.

(3) “ pour rassembler l'argent nécessaire pour terminer mes études ” sic p.6

(4) Le 20 juillet 1856, son frère Carl, notre aïeul, âgé de 17 ans, fugua à Strasbourg pour s'engager dans la Légion étrangère. On le retrouva à Londres, grâce aux démarches de M. Goegg. Carl parvint à se libérer de ses obligations militaires et à son retour, il logea chez ses grands parents maternels les Peter, à Achern.

CAHIER N° 1 : LA TURQUIE

Première étape : La Bulgarie (août 1877 - septembre 1878)

La guerre Russo-Turque dans les Balkans / La vallée des roses.

A Istanbul, je cherchais à me rendre utile sur le théâtre de la guerre Russo-Turque, en tant qu'étudiant en médecine. Mon vœu se réalisa, car de Stanbul on m'envoya, avec quelques médecins, rejoindre l'armée Schipka de l'empire Ottoman.

Nous étions dispersés aux quatre coins du pays, les uns à Sofia, les autres à Constantinople; quant à moi, j'eus la chance d'être envoyé avec plusieurs collègues, vers le col Schipka - d'une beauté romantique - plus précisément à Kasanlak, dans les Balkans.

Le voyage jusqu'à Edirne n'offrait pas grand intérêt; la région étant déserte, malgré quelques constructions et de rares habitants. Le poids de la guerre était partout perceptible, de manière plus ou moins forte.

De Edirne, on nous envoya à Stara Zagora, une région déjà plus engageante. Nous avons quitté le chemin de fer et, installés sur des carrioles tirées par des bœufs, du fait du manque de chevaux, nous parcourions une contrée parsemée de plantations de roses.

Les militaires turcs qui nous accompagnaient fouillaient minutieusement les villages totalement abandonnés dans l'espoir de trouver quelque objet utile. Tout était censé nous appartenir, les vignes magnifiques jusqu'au chaudron de la cabane du Bulgare. Le meilleur juriste aurait fort à faire ici avec la notion de bien privé. Il me fallut un peu de temps avant de me faire à ces conditions paradisiaques. Le soir, nous construisions une fortification avec les carrioles et campions à la belle étoile.

Le voyage toucha à sa fin à notre arrivée à Kasanlak. Là, je vis de mes propres yeux et pour la première fois les conséquences dévastatrices de la guerre ! L'endroit devait compter autrefois entre 18 000 et 20 000 habitants et avait connu un essor et une prospérité grâce à la fabrication de l'essence de roses. La population de la ville était mixte : environ quatre cinquièmes de Bulgares pour un cinquième de Turcs, de Juifs, de Grecs etc. Tous vivaient, avant la guerre, en parfaite harmonie. Hélas, du faste et de la prospérité d'antan, il ne restait bien évidemment plus grande chose, aujourd'hui !

Lorsque les Bulgares, sous Gurko, se soulevèrent à Kasanlak, pour protester contre la domination ottomane; les Russes, envahirent la région et massacrèrent la majeure partie de la population musulmane. Ils dévastèrent et incendièrent presque entièrement la partie turque de la ville et ne laissèrent dans ce quartier que quelques bâtiments isolés. Les envahisseurs ne ménagèrent pas non plus leurs " frères chrétiens " dont la soi-disant libération était pourtant l'enjeu de cette guerre. Ils se livraient à cœur joie au pillage de leurs quartiers, et ce malgré les croix blanches dessinées à la craie sur toutes les portes des maisons ou sur les portails des fermes bulgares.

Contre-attaqués par la puissante armée de Suleimann, les Russes et les Bulgares durent se replier dans les Balkans, en repassant par Kasanlak. A son tour, la partie bulgare de la ville fut livrée au pillage par les nombreuses troupes irrégulières turques placées sous le commandement des Tcherkesses et des Baschi-Bozuk. Tout ce qui ne pouvait être emporté le fut, et le reste détruit ou réduit en cendres.

C'est ainsi que je j'assistai à une scène horrible dans la maison voisine où j'étais à la recherche de vaisselle : une famille entière gisait décapitée, et baignait dans son sang. Ces gens étaient des Chrétiens assassinés par des Turcs. Cette image terrible s'est gravée à jamais en moi et avec effroi, je me demandais quelles visions cette terrible guerre allait encore m'imposer.

Ce que Kasanlak était et ce qu'elle est devenue par la guerre, un officier cosaque le décrit comme suit dans le " Figaro " sous le titre : "*Dans la vallée de la mort*" :

"L'été, la nature avait transformé la vallée de la Tundja qu'on appelait aussi poétiquement la vallée des roses, en un petit paradis. Entourée d'un panorama grandiose de montagnes, dont les cimes bleues vous attiraient vers des horizons lointains, cette vallée s'étendait comme un tapis verdoyant composé de vastes roseraies odorantes dont les couleurs enchantaient la vue. Les eaux cristallines de la Tundja et du Kasan y serpentaient dans une course capricieuse, ruisselant à travers les rochers. La petite ville de Kasanlak émergeait parmi les coteaux couverts de roses avec ses minarets élancés et fins, et plus loin on apercevait Stara-Zagora, la " reine de la beauté " pour emprunter le langage des poètes.

Hélas, ce coin de paradis ressemble maintenant à une triste page de l'Enfer de Dante. Cet oasis de roses embellissait la campagne loin à la ronde. Il est devenu aujourd'hui, un trou pestilentiel où l'odeur de la mort a remplacé celle des roses. Rien ici ne semble annoncer l'arrivée du printemps ; les coteaux de roses sont détruits, piétinés par les bivouacs, les villages réduits en cendres : Kasanlak est détruite par le feu, Stara-Zagora n'est plus que ruines et décombres. On aperçoit partout des cadavres et par endroits des groupes d'enfants affamés que traînent des femmes blafardes. Ces malheureux errent comme des ombres dans cette cité de la désolation. Le silence du désert s'étend dans la vallée des roses, ce terrible silence qui succède aux grandes catastrophes ou aux meurtres.

A Kerka seulement, on observe encore un peu de mouvement, on entend des bruits de voix. Mais quel mouvement ! quelles voix ! Trois mille cinq cents Russes sont entassés là, blessés, malades, abandonnés. Peu importe qu'ils soient amis ou ennemis, 5 médecins, 8 Sœurs de la Charité et 12 aides-soignants sont chargés de s'occuper de ces hommes jetés là pêle-mêle. Et ceux-ci ne constituent que les rescapés de la terrible fièvre typhoïde. Cette effroyable maladie a déjà emporté 10 médecins et 15 infirmières et en ce qui concerne les soldats, on ne compte même plus les victimes. Les cadavres sont évacués par tas entiers et la vallée des roses s'est transformée en vallée de la mort. "

Kerka est situé dans un ravin sur la rive gauche de la Tundja, tout près de la route empruntée par l'armée. La cinquantaine de maisons que compte la localité, blottie contre la rive du fleuve, sont enveloppées d'une épaisse brume bleuâtre. Quiconque en a la possibilité évite cet endroit sinistre où un drapeau de la Croix Rouge flotte sur les toits, car l'air est empli des gémissements et soupirs des blessés et des agonisants.

Dans un des plus grands hôpitaux, une femme chirurgien dont personne ne connaît le nom ni l'origine, fait preuve d'une activité merveilleuse et sans répit. Cette dame est Russe et semble faire partie de la bonne société. Elle est très belle, grande et de contenance fière. Elle doit avoir près 28 ans, porte une tunique de Tcherkesse longue, maintenue à la taille par une ceinture en cuir, des bottes, un pantalon large et un petit chapeau. Lorsque je la vis, elle pratiquait une amputation ; elle avait retroussé les manches et montrait ses beaux bras blancs, bien formés. D'après le récit d'un médecin-chef, elle se serait présentée dans l'armée Schipka, dirigée par un chef bulgare et lui aurait proposé ses services. Comme il était interdit d'employer des chirurgiens femmes, il aurait refusé ses services malgré son insistance.

Le soir du même jour, les ambulances ramenaient tellement de blessés du front, qu'on manquait cruellement de médecins pour dispenser les premiers soins. C'était une nuit terrible et les médecins étaient contraints d'abandonner purement et simplement une partie des blessés allongés dans la rue. Au lever du jour, un brancardier signalait que les blessés à l'extérieur étaient en de bonnes mains : une dame ayant revêtu des habits d'homme avait retiré les balles, posé des pansements, stoppé les hémorragies avec une rare dextérité. Lorsque le médecin s'était assuré que ces miracles avaient bel et bien été opérés par la main d'un chirurgien expert, il exprimait ses remerciements à cette dame et déclarait qu'il l'embaucherait malgré les interdictions. Quand il voulut inscrire son nom dans la liste, elle lui dit en souriant : “ mettez n'importe quel nom car vous ne connaîtrez jamais mon vrai nom ”.

Depuis cette nuit, l'étrangère force le respect et l'admiration des médecins, infirmières et malades. Elle fait preuve d'un calme et d'un sang froid étonnants. Aucun muscle de son visage de beauté classique ne bouge lorsqu'elle procède aux opérations les plus délicates. Elle est douce, bienveillante, pleine de patience et d'attention à l'égard des malades, fière et réservée à l'encontre de ses collègues. Cette femme énigmatique ne semble pas avoir peur de la mort et malgré ce travail épuisant, elle ne dort rarement plus de 4 heures. Seuls l'avenir ou la mort révéleront qui est cette personne mystérieuse ?

Lorsque les Turcs avaient dû céder le Nord de la Bulgarie (la partie située entre le Danube et les Balkans) suite à l'avancée des armées russes et de leur passage du Danube, les insurgés bulgares s'étaient alliés presque partout aux Russes ; leurs troupes s'étaient rassemblées sous une “ Légion bulgare ” aux côtés des Russes. Quelques rares fidèles à l'empire ottoman ont abandonné le pays pour fuir avec les Turcs. Dans le sud des Balkans, les insurgés bulgares se sont comportés de manière bien pire que leurs frères du Nord. Partout sur leur chemin, les hommes ont incendié les villages turcs et, dans les localités à population mixte, détruit leurs quartiers et assassiné tous les malheureux musulmans qui n'ont pu fuir à temps, sans tenir compte de l'âge ou du sexe.

Les habits des femmes bulgares sont de couleurs vives : par exemple une robe jaune à pois rouges et noirs, et des bottes rouges ou jaunes. Sous le par-dessus, elles portent une veste, un pantalon, une robe de chambre et leur tête voilée est parée de riches bijoux. Dans leurs cheveux pendent des amulettes qui doivent les protéger du mauvais regard. Les adultes portent des galoches qu'ils enlèvent devant la porte lorsqu'ils vous rendent visite.

La femme d'un certain âge est respectée plus que tout au monde ; on lui doit une obéissance totale, sinon elle frappe avec sa grosse canne, quel que soit le grade de la personne lui avait déplu: officier ou simple soldat.

A Kasanlak, on m'affecta dans un hôpital militaire, comme d'ailleurs la plupart des autres médecins ; c'est là que se situait le point central du service de santé de l'armée turque. On avait transformé les bâtiments qui étaient encore relativement en bon état en une trentaine d'hôpitaux. Le personnel médical était composé de 15 médecins européens recrutés et de 7 à 8 médecins turcs et arméniens, de même que de 7 pharmaciens étrangers et d'environ 12 pharmaciens turcs ou grecs. Les " chirurgiens ", des jeunes gens promus officiers, étaient sous les ordres des médecins et avaient pour mission de poser ou changer les pansements. On opérait beaucoup à Kasanlak et selon des techniques modernes, tout ceci sous le commandement de 2 chirurgiens. De plus, les hôpitaux y étaient bien achalandés en médicaments et pansements. Les médecins hospitaliers faisaient leur visite tous les matins ; pour les cas graves, ils repassaient l'après-midi. Il était strictement interdit aux médecins de pratiquer une opération ou une amputation sans l'accord du patient (à cause de l'aversion profonde des Turcs, plutôt fatalistes, envers toute amputation).

Notre nourriture était certes suffisante quoiqu'un peu monotone, composée le plus souvent de viande de mouton, de riz et de pain ; nous profitions aussi du bon air pur et de l'eau provenant des sources de la montagne. Les fréquents et brusques écarts de température étaient plus déplaisants, qui faisaient succéder aux journées chaudes, des nuits particulièrement fraîches. Elles provoquaient des refroidissements tout particulièrement chez les Arabes, très sensibles au froid.

Au début du mois d'avril, je contractai la fièvre typhoïde, mon état empira rapidement et je fus transporté à Istanbul. Pendant mon transfert vers Stambul via Plovdiv, des soldats russes me volèrent mon argent. Je me souviens avec effroi que pendant ce même transfert, j'ai failli être enterré vivant , déjà les soldats me transportaient vers le cimetière. Je dû mon salut à un médecin qui se trouvait par là par hasard et qui constata que je donnais encore quelques signes de vie. La chance me sourit pourtant car je fus conduit à l'hôpital allemand de Pera (1) où l'on me soigna pendant environ 2 mois, et grâce aux aimables soins du personnel, je passais là les plus beaux moments de l'année.

(1) Quartier d'Istanbul bâti par les Gènois

Pera, le 31 mai 1878 .

Ce journal qui a vu le jour, plus par hasard que par intention, aura pour but de m'ouvrir la voie vers une vie positive et utile. Il devrait m'apprendre à m'ordonner, à agir et à penser de façon conséquente; à reconnaître mes bons et mes mauvais côtés; mon défaut et mes points faibles. Il devrait me permettre de me forger un caractère solide et sérieux, condition nécessaire pour atteindre une parfaite santé mentale et physique. Et grâce à cette santé retrouvée, je pourrais ainsi être heureux, satisfait de moi-même, respecté et aimé par mes concitoyens.

Je veux devenir ordonné, honnête envers moi-même et les autres, sérieux dans mon métier et désireux de parfaire mes connaissances, désintéressé, serviable envers les malheureux, simple, authentique, et indépendant dans mes actes comme dans mes paroles.

Loin de moi, la vanité de m'attirer des éloges ! Je veillerai à faire le Bien, tout particulièrement là où je risquerais de récolter railleries et sarcasmes, voire de m'exposer à un certains dangers et ennuis.

J'avais à ce moment là, la ferme intention de retourner en Allemagne, dès que j'aurais rassemblé l'argent nécessaire pour finir mes études. Mais à ma sortie de l'hôpital, j'étais encore très faible, et ne disposai que d'environ 800 marks : une solde qui m'avait été versée rétroactivement. Malgré ce peu d'argent, je pensais tout de même prendre le premier bateau pour rentrer, si un malheureux événement ne m'en avait empêché...

A Pera, j'habitais avec 3 autres médecins autrichiens, dans la maison d'une certaine Madame Weisse, et j'avais commis l'imprudence de les mettre au courant de mes projets, pensant que j'avais affaire à des gens honnêtes; je leur ai même prêté 300 marks ! Mais ils ne m'ont pas rendu l'argent, m'obligeant ainsi à repousser mon départ de semaine en semaine, avant d'apprendre avec horreur à quels êtres dépravés j'avais affaire.

En effet, lors d'une excursion vers une petite île située sur le Bosphore, nous nous étions dévêtus dans un endroit caché sous les rochers au bord du fleuve. Ne me méfiant pas, j'étais déjà entré dans l'eau lorsque ces individus ont tiré dans ma direction avec un revolver pour me voler le reste de mon argent que je gardais toujours sur moi. Indemne, je nageai terrifié vers le large tandis que les compères fouillaient mes vêtements avant de prendre la fuite à l'arrivée de bateliers... sans avoir trouvé l'argent. Cependant, je n'ai pas signalé cet incident : terrifié par cette aventure, je ne pensais plus qu'à quitter ce pays.

Après quelques jours pourtant, survint un événement encore plus terrifiant qui rendait mon voyage impossible. Les 2 fameux médecins (originaires de Vienne) qui s'appelaient Schnerer et Hauer ont tenté d'assassiner un fournisseur de l'armée qui distribuait son or de manière fort généreuse.

Ils avaient invité cet homme dans la maison de Madame Weisse. Or, j'étais rentré peu de temps avant et lisait dans ma chambre. Sur le pas de la porte, j'avais croisé Madame Weisse qui était sur le point de sortir. Elle évoquait la présence d'un invité chez Hauer. Soudain, j'entendis au-dessus de moi, dans la chambre de Hauer, un remue-ménage provenant de chaises, le tout ressemblant à une lutte ; dans un premier temps, je ne pensais pas à une dispute et encore moins à un crime; je m'attendais à ce que le bruit cesse d'une minute à l'autre.

Le fait que je ne sois pas intervenu aussitôt était dû, si je me souviens bien, aux sentiments partagés et agités de ce moment là, à la crainte de m'immiscer dans une affaire privée. De plus, je ne savais pas s'il s'agissait vraiment d'une dispute. Hauer était un homme qui avait beaucoup de force et de présence d'esprit et qui n'avait pas besoin d'aide. A vrai dire, le mépris et le dégoût auraient pu également me dissuader d'intervenir dans les affaires de deux hommes qui avaient attenté à ma vie, il y a peu. Cependant, lorsque j'entendis des appels au secours et des coups de feu, je soupçonnai un nouveau crime et me précipitai pour porter secours, mais il était trop tard. La victime s'était jetée par la fenêtre avant que je n'atteigne l'escalier. L'un des 2 assassins avait pris la fuite en enjambant un mur, l'autre s'était poignardé en se sentant pris au piège et je me retrouvais seul dans la maison avec un mort, tandis que la police forçait la porte du bas.

J'avais le sentiment d'avoir agi correctement en essayant d'empêcher un crime, mais j'étais dans une situation plus que délicate, et de plus dans un pays livré à l'anarchie. Comme je me trouvais seul dans la maison, on me prit pour le coupable, on m'arrêta, et sans me laisser le temps de prendre mon chapeau, on m'emmena au commissariat pour me jeter dans un cachot souterrain, mais le soir même, je fus libéré grâce à l'intervention des consuls allemand et autrichien.

Le matin du 12 juillet, une commission envoyée par le consulat autrichien vint une nouvelle fois inspecter la chambre de Hauer mise sous scellés jusque là. On confirma que le Docteur Scherer avait été arrêté et avait reconnu les faits. Peu de temps après, il fut extradé à Vienne. Le compte-rendu du procès dans les journaux autrichiens était saisissant, de même que la description d'une carrière criminelle telle que le monde médical n'en connaîtra plus de sitôt.

Suite à ces émotions, ma maladie empira. Il était évident que je ne récupérerais plus l'argent prêté : l'un des médecins était mort, l'autre condamné à 14 ans de prison. Comme je me trouvais une nouvelle fois dépourvu de moyens pour rentrer chez moi, je fus contraint de reprendre du service auprès des Turcs ou de me trouver un autre emploi.

Le 15 juillet, je déposai une demande pour un emploi dans les chemins de fer, mais ma candidature fut refusée. Le 25 juillet, je me rendis à Yedikule, muni d'une lettre de recommandation de Monsieur Ottenwalder, adressée à un certain Schulze qui dirigeait un atelier. On m'a fait attendre plus d'une heure, sans tenir compte de ma présence; l'entrevue avec le directeur fut plutôt ambiguë, c'est pourquoi je choisis de partir et de retourner à Pera sans attendre une quelconque décision. Vu de la mer, le panorama sur cette localité de Yedikule était magnifique et inoubliable... ce qui n'empêcha pas mon impatient caractère de me jouer une nouvelle fois un bien mauvais tour !

Deuxième étape : L'Albanie (octobre 1878 - décembre 1879)

Le soulèvement bosniaque

Tous les événements que je viens de relater, les déceptions ressenties, me plongèrent dans un état d'apathie et de désespoir qui me poussa à m'inscrire le 8 septembre dans la réserve du 5^{ème} corps d'armée " Zaifi " en garnison à Scutari, en Albanie.

Podgorica

Le 11 octobre, j'ai fait le voyage avec des compagnons de route d'Istanbul à Corfou sur le bateau Ettore, le 18 nous nous sommes rendus à St. Giovanni di Medua et après avoir bivouaqué, nous sommes arrivés le 23 à Scutari. J'appartiens à présent au Bataillon Laaski, mais je suis censé être envoyé à Podgorica. Or peu de temps avant le départ, on me demanda de remplacer Suleimann Eff à Lesh , plus tard on m'envoya de nouveau à Scutari et le 30 septembre seulement, le pharmacien Mudkreditschuff et moi-même arrivions à Podgorica.

Ici même, je m'occupe de la moitié de l'hôpital militaire devenue vacante suite au départ de Hadschi Eff pour Spusia. J'ai la charge de 40 à 50 malades et parmi eux il y a un cas de pneumonie mortelle.

Au début du mois de janvier, je tombai gravement malade. Aujourd'hui, 17 janvier, je me retrouvai sans le moindre sou et, à part un peu de riz et la ration quotidienne de pain, sans rien à manger d'autre. Depuis 3 semaines, je n'ai plus vu de viande.

J'ai aujourd'hui plus de 25 ans et je me retrouve désespérément seul dans la salle des médecins de l'hôpital militaire de Podgorica en Albanie : un médecin sans perspective d'avenir au service de l'armée turque. Comme un bloc de pierre détaché de sa falaise d'origine se voit emporter par le courant, poussé sans répit, sans retour possible par d'autres pierres orphelines, c'est ainsi que le sinistre fleuve de la réalité s'est emparé de moi après ma séparation brutale et violente de ma terre natale ; et il m'emporte encore vers la mer de l'éphémère en me faisant côtoyer l'inconnu en permanence. Les étrangers sont tous des pierres vraiment froides et insensibles et moi-même en les côtoyant, je suis sensé devenir comme eux, à condition de supporter assez longtemps cette compagnie au fond de ce fleuve boueux et sombre ; je vais m'étouffer si je ne remonte pas à la lumière, à l'air, vers les rives verdoyantes de ma terre natale.

Scutari (Shkodër)

Après ma maladie qui a duré 10 jours, Miralai Osman Bey m'a envoyé le 7 janvier 1879 avec d'autres malades à Scutari. A Tuzla, nous avons rencontré Ohannes Eff qui m'a cédé le cheval avec lequel il était venu de Helimcselle, tout en continuant sa route vers Podgorica en autobus. Après avoir passé la nuit du 27 janvier à Helimcselle, dans une atmosphère humide et malsaine dans un véritable trou infesté de rats et même de vipères m'a-t-on dit, j'empruntai un navire de guerre pour traverser le lac et me rendre à Scutari. Nous sommes arrivés le soir, complètement épuisés et avons attendu un moyen de transport pour cet hôpital du bout du monde.

Nous avançons péniblement en direction de Fromma quant arrivèrent enfin deux vaillants chevaux , dont le plus fougueux me porta vers l'hôpital en m'exposant à tous les dangers. Ici je trouvai un accueil chaleureux. Après encore quelques jours de souffrance, je repris mes fonctions. Le 18 janvier, je me rendai avec le Toptschimilazin dans une maison typique de la région pour consulter un enfant malade qu'on avait amené de l'intérieur du pays. Assez hospitaliers, ces gens qui ressemblent à des ours et qui sont à moitié nus, nous ont fait goûter à un " raki " acide (des raisins secs, des figues et des pêches encore vertes macérées dans du vinaigre), du café et du tabac.

Dans mes instants de répit, j'apprends le turc et je donne des cours de français au Kaimakan; nous enrichissons mutuellement nos connaissances en traduisant en turc les Fables de La Fontaine et même un acte du Misanthrope de Molière.

Début avril, j'ai reçu des lettres m'intimant l'ordre (1) de rentrer en Allemagne ; je ne pouvais imaginer les conséquences d'une telle démarche, car je craignais vraiment de réveiller en moi des espoirs et des rêves enfouis depuis longtemps...

Le 13 avril, un prêtre en habits d'évêque est arrivé pour réclamer une atténuation de peine dans une affaire survenue récemment. On a libéré les 4 voleurs , mais en échange, il fallut abattre 100 boucs pour réparer le vol commis dans l'église. Le soir, j'ai assisté à une " Meglis ", réunie sous la présidence du " Commandar " : un feu de camps semblable à celui des Peaux Rouges avec calumet de la paix et Tomahawk déterré !

Aujourd'hui devait avoir lieu un procès pour vol d'armes militaires, avec violence. Selon une coutume, ces procès ont inévitablement lieu dans l'appartement de l'accusé qui doit subvenir aux besoins de tous les participants pendant toute la durée du procès.

Au précédent procès, les accusés d'un village voisin, qui assistaient à une messe armés jusqu'aux dents et qui avaient été sommés par l'officiant de déposer leurs armes, avaient jurés qu'ils se laisseraient plutôt découper en morceaux que de se séparer de celles-ci. On les condamna à livrer 400 boucs ! J'aurais certainement pu m'en procurer un si une visite imprévue, ne m'avait empêché de me rendre dans le village en question. J'espère avoir plus de chance une autre fois... Il est en effet pratiquement impossible ici, de se procurer de la viande : en 47 jours je n'ai mangé qu'une seule " okka " de viande de mouton et qu'un seul coq acheté par mes soins.

(1) L'ordre devait venir de son frère et de ses soeurs; son père Julius étant décédé à Freiburg le 2 février 1876

Les Mirditë (1)

A ma demande, je fus envoyé dans les monts Mirditë, pour remplacer Cymal Eff. Fin avril, j'ai quitté Scutari accompagné de 3 chevaux, du domestique Djimals et d'un soldat et, après avoir franchi un important cours d'eau, (2) nous sommes arrivés à Nischtz. Là, nous avons passé la nuit comme des Museser (de simples soldats). Tôt le lendemain, nous sommes arrivés à Mirrach, où l'on m'a donné 6 soldats en escorte, de même qu'un "Tschusch" pour m'accompagner sur le chemin dangereux de Kaschnietti. Après avoir fait une pause en chemin dans une maison, nous sommes arrivés dans l'après-midi (au camp de) Kaschnietti. Le lendemain matin, de nombreux malades sont arrivés à la tente dans laquelle je dispensais les soins. A mon arrivée, elle était bien achalandée en médicaments, bien équipée et contrairement à d'autres cavernes ou logis en plein air, j'avais toutes les raisons d'être fier de mon habitation.

Extrait d'une lettre (3) : *" Je dirige seul tout le service sanitaire, supervise un domestique et la pharmacie. J'habite dans une tente recouverte d'une autre tente encore plus vieille et qui est censée protéger l'ensemble, meublée d'une table, de 2 armoires à pharmacie, l'une pleine, l'autre vide. "*

Le 20, Suleimann Effendi est arrivé avec un "Colazi" de Lordza pour inspecter l'état sanitaire. Je l'accompagnais pendant plusieurs journées de voyage.

Ce matin, après avoir donné le signal pour le début des visites, je fis la tournée, puis je déjeunai : soupe de riz avec du "brassa", 3 noix pour le dessert, ensuite j'étudiai la langue écrite turque. Plus tard, je fus appelé au chevet du Commandant malade, afin de lui conseiller les aliments qui conviendraient le mieux à son estomac fragile.

J'ai lu avec lui un extrait du Télémaque de Fénelon ; il traduisait le mot "nymphes" par "servantes aux mœurs légères" et "Jupiter" par "étoile". A chaque phrase, je ne pus me retenir d'exprimer mon étonnement et ma satisfaction face à tant de connaissances.

En 1879, vers la mi-avril, je fis une demande de mutation pour le Yemen, dans un bataillon "Nezame" avec une augmentation de solde.

Ma vie aux Mirditë me faisait perdre tout besoin autre que de riz, de farine, de sel et de beurre. Mon serviteur devait faire lui-même le pain ; et les habitants hargneux ne cédaient à aucun prix des œufs, du lait, de la viande. Face à de telles conditions de vie, les Arabes habitués à une vie meilleure, attrapaient de nombreuses maladies particulièrement le scorbut.

Extrait d'une lettre (3) : *" Il ne me faut pas d'argent ici, car même avec la meilleure volonté, je ne pourrais faire de dépenses. J'habite seul dans un campement de 2 bataillons arabes, entouré de rochers et de forêts, au beau milieu des Mirditës "*.

-
- (1) La tribu catholique des Mirditës (20.000 personnes) s'était réfugiée dans la région montagneuse, au sud du fleuve Drin, durant le XV^e siècle.
 - (2) Le fleuve Drin
 - (3) Courrier adressé à ses soeurs et inséré ici par elles.

Chaque matin, on sonnait, devant ma tente, le signal pour la visite des malades. A ceux qui n'étaient que légèrement atteints, je distribuais des médicaments pris dans la pharmacie, c'est à dire une caisse de médicaments; je délivrais aux autres un certificat de transfert vers l'hôpital de Scutari.

Je préfère me passer d'une description des coutumes turques et albanaises. Des deux côtés, ce sont des êtres dépourvus de tout sentiment, de toute poésie, bornés et dépravés.

On raconte que dans les alentours des Mirditë, à au moins 8 heures de route, on peut trouver des minerais en quantité fabuleuse. Des excursions vers cet endroit sont pratiquement impossibles ou alors seulement sous forme d'expédition guerrière. Celui qui risquerait de s'éloigner du camp, ne serait-ce que de quelques heures et sans escorte, pourrait être sûr de tomber entre les mains de ce peuple sauvage et fourbe, aux méthodes empruntées des Indiens et dont l'activité préférée est d'attaquer les gardes, sournoisement, la nuit, pour leur dérober les armes.

Ma position de médecin n'est pas vraiment mauvaise, je reçois de la nourriture et un salaire qui me permettrait de vivre royalement... s'il m'était versé. Mais pareil à des milliers de compagnons d'infortune, je sers l'armée turque dans l'espoir de recevoir un jour les émoluments dus. Jusqu'à présent, je n'ai fait que des expériences négatives à ce sujet, et même si je ne peux pas me plaindre de la nourriture et du service, je n'ai pas réussi à me procurer la moindre somme ne fût que pour des vêtements.

J'ai fait l'expérience ici de beaucoup de privations et j'ai appris combien il était pénible de porter par cette chaleur accablante, un uniforme usé et des bottes d'hiver. Pour me procurer un peu d'argent, je fais vendre au marché quelques produits alimentaires qui me sont destinés; tous les mois, je reçois en effet environ 130 kg de pain dont je n'utilise que 30 kg pour ma consommation personnelle et je fais vendre les 100 kilos restants, mais naturellement bien en dessous du prix. Je fais de même avec le riz et la viande.

La perspective d'être réellement payé ne se réalisera que le jour où je quitterai l'armée et que je serai envoyé à Istanbul où il ne sera pas difficile d'obtenir du ministère de la guerre, avec ou sans procès, le paiement de ma solde. Toutefois, je ne suis pas engagé depuis assez longtemps pour pouvoir quitter l'armée ! C'est pour cette raison donc que je resterai encore quelques temps dans cet état. D'ailleurs, je me suis habitué à cette existence, comme je me suis habitué à d'autres choses. Souvent mon serviteur m'a fait l'incroyable surprise de me préparer des nouilles pour varier mon repas: du gâteau, des macaronis, sans autres ingrédients que de la farine, de l'eau, du sel et du beurre.

Nous avons entouré de murets ma tente trouée et plantée à même le sol. Nous avons fabriqué un four, des marquises, installé des lits sous des tonnelles et comme le muret ne cessait de s'élever, je finirai par avoir une vraie maison... si je n'avais pas été muté. Ici, on connaît peut les lois et les impôts. Ainsi ne paye-t-on pas plus de 100 para, soit 40 Pfennigs, pour une maison avec du terrain à volonté.

Scutari

En juin 1879, j'ai eu l'ordre de me rendre sine die à Scutari. Comme mon "Tabur" se rendait à Jenischer, à 8 heures du matin, je quittai le campement avec Halim, 3 soldats, 1 Hangaritschanek pour me rendre par Narrach à l'hôpital de Skodra, tout ceci sous une chaleur accablante qui ne cessait d'augmenter. J'admirais mon cheval qui portait gaiement mes bagages, sûrement et sans succomber : deux coffres en bois, mon lit, les armes et les effets des soldats, de plus une grande quantité de foin volé ! Je n'aurais jamais cru qu'un cheval fût capable de fournir tant d'efforts.

J'arrivai à l'hôpital de Scutari à 8 heures du soir, et retrouvai là Hadschi Baba qui était de garde depuis six jours, sans interruption. Je m'installai dans la petite chambre en face de la "Meglis" complètement éteint par ce voyage effectué sous une chaleur terrible. Encore vêtu de mon unique uniforme d'hiver et de mes bottes d'écuyer, je me rendai ensuite auprès de Monsieur Games Eff. Il m'informa que rien n'avait été décidé concernant mon sort. Il s'avère que j'allais devoir rester encore plusieurs mois ici.

Après m'être préparé par deux fois à partir suite à une dépêche - la première fois pour me rendre à la frontière grecque, la deuxième fois pour partir en Arabie avec le bataillon, avant de recevoir à chaque fois un contrordre - je fus content d'avoir enfin un peu de repos pour quelques temps.

Lesh

En août, nouvelle affectation pour Lesh sur le Drin, où je fus l'unique médecin. J'habitai à l'hôpital avec tout le personnel et passai mes journées dans l'indifférence propre aux gens de l'endroit. Je me baignai et escaladai souvent la montagne qui dominait l'hôpital. Depuis la chapelle turque construite au sommet, on avait une vue superbe sur la mer et la montagne. J'aimais voir la mer toujours changeante.

Le 6 septembre, un télégramme de Medua m'annonça qu'on avait besoin d'un médecin car le chirurgien qui s'était rendu avec mon accord à Narrasch, n'était pas encore revenu. J'attendis jusqu'à midi d'avoir des chevaux et je partis aussitôt, mais arrivé là-bas, le chirurgien était là et je me dépêchai de rentrer avant la nuit.

Le lendemain, 8 chevaux étaient arrivés pour m'emmener ainsi que 8 malades à Scutari et je partis le 7 septembre de Lesh. Je ne me sentais pas en très grande forme. Trois heures avant d'arriver en ville, j'attrapai un coup de soleil au point de tomber de mon cheval et j'ai eu du mal à atteindre l'hôpital de Scutari. Là, je fus alité pendant 8 jours. A nouveau remis, j'effectuai mon service à la caserne, et soignai Makodsch Eff arrivé lui aussi malade. On m'informa que je serai affecté au bataillon "Hodudia" dès que mon bataillon partirait. Je m'occupai d'obtenir ma "Mazbata" qu'un secrétaire mal intentionné ne consentit à me donner qu'après l'intervention de Gomes Eff et de Mustafa Paschas, après beaucoup d'efforts de ma part et après avoir subi de nombreuses vexations.

Milasch

Le 8 octobre, je reçus l'ordre formel de rejoindre mon nouveau bataillon à Tuzla. Après avoir réussi avec beaucoup de mal à rassembler quelques piastres, je pris le bateau à vapeur en compagnie de Pericles et Apostalt. Le soir, arrivés à Helimskelle, nous passâmes la nuit avant de reprendre notre route, le lendemain, vers Tuzla. Je déjeunai copieusement, j'emmenai quelques médicaments et, devant la tente où était assis le Kiatib, je tentai de monter sur un gigantesque cheval d'artillerie enragé qui ne tardait pas à emporter son cavalier inconscient dans une course folle à brides abattues, sous l'hilarité générale des spectateurs, particulièrement du chirurgien Feiz. Auparavant, je m'étais déjà ridiculisé à l'hôpital par mon zèle excessif. Lorsque le canasson se fut enfin calmé - peut-être avait-il pitié du cavalier complètement désarmé ! - nous continuâmes au trot jusqu'à Milasch. Arrivé là, on m'attribua mes quartiers : un local tout sombre, une sorte d'étable. Jamais dans ma vie je n'avais habité pareil endroit.

Le lendemain matin, le Bambusch Holle Eff intervint pour que je m'installe dans sa maison : une véritable mesure de paysans albanais où je dormis avec les maîtres de maison, les enfants, les chats, les domestiques, les gens de passage, dans une seule et même pièce; en-dessous de nous l'étable, au-dessus le toit et une pluie battante. Je me trouvais dans un état lamentable : j'habitais dans un inconfort total et ne comprenais même pas la langue de ces gens !

Le 22 novembre, tandis que j'étais occupé à ranger les médicaments dans ma tente fraîchement installée, j'eus la grande surprise d'être appelé auprès du Bimbaschi, qui me transmit la nouvelle qu'un nouveau médecin arriverait dans le bataillon et qu'on allait me congédier ; de surcroîts, à partir du 19 novembre, je n'avais plus droit ni à ma solde ni à mes rations.

Scutari

Je quitta donc Milasch le 25 novembre avec mon serviteurs Mustafa et me rendai à Tuzla sur un petit canasson bringuebalant et de là à Helimskelle. C'est à grande peine que nous sommes enfin arrivés sur le bateau à vapeur qui allait nous ramener à Scutari. Là, comme le fleuve Bojador était devenu infranchissable suite à une importante inondation, nous fumes contraints de passer la nuit sur l'autre rive dans un local à moitié inondé, le tout dans un froid glacial, à tel point que mes doigts étaient à moitié gelés de transporter le charbon des bacs d'acier du bateau jusqu'à l'abri. Le lendemain, nous passâmes sur l'autre rive pour nous installer dans un nouvel endroit à proximité de la boulangerie militaire.

A présent, j'attends jour après jour, sans le moindre sou, sans solde ni rations, qu'on me verse au moins 1000 piastres pour le voyage à Stambul. En attendant, je vendis ma tunique, mon manteau, mes pantalons pour pouvoir au moins boire et manger, puis finalement je me ravitaillai à crédit auprès de l'aubergiste. Après avoir vendu tout ce qui avait un peu de valeur, je cédai encore plus de la moitié de mes livres au Docteur Schneider pour environ 50 piastres. Par ce grand froid, j'habitais dans une grande salle munie de 5 fenêtres et l'hiver me faisait vraiment souffrir.

Enfin, après de vaines promesses, de nombreux mensonges et une longue attente, je reçus 500 piastres sonnantes et trébuchantes pour entreprendre le voyage vers Schinkilskelle sur un navire de guerre. Je payai 184 piastres au Hanschi pour pouvoir passer la nuit dans un Han sur le chemin entre Scutari et Seklle. C'était la nuit du 28 décembre 1879 où avait lieu une grande éclipse de lune.

Le lendemain, nous sommes partis aux aurores et avons rejoint le Docteur Gebhardt dans un autre Han. Nous avons atteint Lesh le soir, avant d'arriver à Schinkilskelle pendant la nuit. En chemin, j'ai vu un campement de gitans avec des femmes et des enfants qui mendiaient pour recevoir un peu de tabac. Plus tard, près des marécages de Drin, nous avons aperçu de nombreux canards et des oiseaux aquatiques.

Le 30 décembre 1879, le navire de guerre " Azia " accosta avec à bord, le nouveau Pascha " Jzzet ". Il nous accueillit et le 31, il leva l'ancre pour Murdo. Au début, nous dormions sur le pont, puis en raison des pluies battantes, je me suis couché en compagnie des Arméniens devant l'escalier conduisant à la salle des machines, serrés entre des caisses, des corps, dans la suie, la poussière et la saleté. Après trois jours, nous sommes arrivés à Murdo pour prendre l'immense paquebot " Oahanie " qui nous attendait là pour nous emmener vers Beresa et Smyrne, bien installés dans la salle des armes. La nuit précédente, nous avons accosté pour passer la nuit dans un Han, nous avons acheté des provisions: on trouvait des raisins, des oranges etc, comme en plein été, puis nous avons poursuivi notre route vers Istanbul où nous sommes arrivés à la mi-janvier après un long voyage en mer.

Là, nous avons débarqué à Balluk et avons cherché en vain un hébergement dans les auberges turques pour atterrir finalement au " Askromisafirhan " où nous sommes restés jusqu'à ce jour, gratuitement et en bonne compagnie. Il s'agit en fait de la maison pour les militaires sans poste. Je dors dans une grande salle avec d'autres officiers, un peu à l'étroit sur le matelas que j'ai emporté de Scutari, posé à même le sol et que je partage avec mon voisin Georgi Eff. Cela faisait longtemps qu'il n'avait fait un tel froid à Istanbul et nous sommes sans chauffage, par moments sans nourriture, mais toujours dans l'espoir de jours meilleurs et de l'arrivée de la solde. Le voyage en bateau jusqu'à Istanbul avait duré si longtemps parce que le navire de guerre turc avait heurté par deux fois les rochers et devait être réparé dans le port le plus proche. A Istanbul, il avait même défoncé un grand pont en bois causant la mort de plusieurs personnes!

A présent je m'occupe de préparer mon départ et d'obtenir ma solde. On me doit encore environ 3500 marks, des arriérés de paiement, mais mes demandes sont toutes restées vaines. La Turquie se trouvait à l'époque au bord du gouffre financier, la valeur de la monnaie ayant été réduite de moitié. Après trois mois de vaine attente et de misère, je devais m'estimer heureux de recevoir un avis de paiement du VI^{ème} Corps d'Armée qui se trouvait en Mésopotamie... J'avais signé en effet, un nouvel engagement auprès de ce Corps d'Armée, Bat. I, II, à Bagdad, mais j'avais commis la maladresse impardonnable d'accepter la réduction de salaire qu'on me proposait de 1500 à 1250 piastres par mois : preuve que je ne suis toujours pas plus raisonnable !

Troisième étape : La Mésopotamie

La guérilla des Turcs contre les bédouins arabes rebelles

Le 27 avril 1880, j'ai pris le bateau de Lloyd Galathee en partance d'Istanbul pour Aden (Yemen), en passant par l'Egypte et la Mer Rouge, et de là pour Basrah (Bassora) par Masqat (Mascate / Oman) :

Alamieh (Alaja), la cité de Komia - Alexandretta le 30 avril - le 2 mai à Port Said - le 5 à Djidde - le 9 sur la tombe d'Eve - le 10 à Hodeda, un banc de sable - le 12 à Aden - le 14 nous sommes passés à Fortask Bas el Badd (Cap Fartak?) - Masqat vers Bushehr(Perse), le 24 - repartis, (matelot borgne), le 25 le delta de l'Euphrate - le 27 arrivés à Fau - le 27 à Basrah.

Nous avons quitté Basrah, le 2 juin, Corna et la mosquée Casur, pour arriver enfin à Bagdad, le 9 juin de cette même année. J'avais en tout et pour tout 100 marks, tout ce qui me restait comme argent. Combien j'enviais les matelots et les aspirants sur le navire de guerre autrichien ! Avec un modeste niveau intellectuel, ils pouvaient trouver un emploi agréable, ne leur causant pas trop de soucis et leur offrant un avancement rapide.

A Bagdad, au lieu de me payer, on m'affecta dans un bataillon en guerre contre des bédouins (arabes) rebelles. Avec ce bataillon, je ne cessais de me déplacer pendant 9 mois, tantôt dans les marécages de l'Euphrate, tantôt dans les dépressions du Shatt (Tigre) près de Qurnah et Basrah.

Quelques aventures datant de cette époque sont relatées ci-après :

Le 27 juin, je voyageai de Bagdad à Kut, le lendemain à Hillah, puis à Shatrah. En chemin, nous fîmes étape dans la cour du cheikh qui faisait preuve d'hospitalité envers tous les voyageurs. Cette nuit là, des soldats ont prétendu avoir vu un lion sur la rive. A Shatrah, je déposai une plainte auprès du souverain local, un jeune Cheikh, pour des effets qui m'avaient été volés à mon "Zablichombaschi Said". Le procès s'est tenu sans grand succès, avec des coups de bâtons et beaucoup d'incompréhension. A Nazrich, je découvris vraiment la justice turque suivant laquelle soit l'on frappait à mort le coupable avec des massues en fer, soit on lui tranchait un membre. Moi-même, J'ai dû effectuer une telle amputation de la jambe d'un Cheikh avec... la hache de Talizk. Des procès identiques ont eu lieu près de Suq (près de Ur).

Le paysage désertique est parsemé de quelques oasis, des troupeaux rentrant au bercail après le coucher de soleil, des cavaliers au galop brandissant leur lance et soulevant un nuage de poussière, d'immenses troupeaux de chameaux se déplaçant vers le "Hau" de plus en plus mince pour boire, et à leurs côtés, des moutons et des buffles qui se baignaient.

Le 15 juillet, après une heure de marche nous sommes arrivés en contrebas de Suq et avons planté nos tentes dans une palmeraie. C'était une magnifique nuit de pleine lune. De la rive provenait le grincement des appareils de pompage d'eau, fantomatique, tel un concert sauvage de violons. Le 16 juillet, à Suq, on étouffait, mais les rives du fleuve étaient magnifiques, vertes et plantées de dattiers. Dans la nuit du 17 au 18 juillet, nous avons bivouaqué après avoir plié les tentes. En suite, nous nous sommes rendus en barque vers la partie élargie du fleuve qui ressemblait à un lac pour atteindre le vapeur turc qui nous attendait à l'autre bout de ce lac, à Hamar et qui devait nous mener à Qurnah. Là je logai dans une chambre du sérail, puis à nouveau sous une tente plantée dans une palmeraie au bord du fleuve. A proximité de Kut, le bataillon a attaqué environ 2000 arabes qui ont pris la fuite. Après une course poursuite d'environ une heure le bataillon est revenu. Nous avons repris le bateau et vendu les moutons, ânes, poules, chaînes, sacs, cordes, fruit de notre butin. Le vapeur remontait le fleuve depuis environ une heure, lorsqu'il s'arrêta à nouveau pour que nous puissions refaire une incursion chez l'ennemi. La nuit, nous sommes revenus à notre ancien campement à Qurnah pour y rester 2 jours sous une chaleur torride. Le 6 août, nous avons quitté Qurnah aux aurores avec le bateau Dasover pour aller à Mdaina et nous installer dans le delta d'un canal boueux et couper ainsi la route aux Arabes refoulés à Emera, à travers les 3 "Challia".

Aujourd'hui, 13 août, une action semble se profiler : un groupe d'indigènes arabes après avoir exécuté une danse de guerre d'un autre temps, nous brava en repoussant le vapeur Dasovar de la rive gauche sur la rive droite, non loin du campement. Le 15 août, ils envoyèrent des émissaires qui n'ont pas obtenu grand-chose. Le 16, notre bataillon s'est remis en marche pendant une heure pour attaquer l'ennemi, mais le lendemain matin, nous étions revenus à notre point de départ "comme une chatte qui déplace ses petits d'un endroit à l'autre" (une allégorie turque). A peine avons-nous dressé notre campement et installé les tentes avec beaucoup d'efforts au milieu des roseaux et des palmiers que déjà nous étions obligés de tout démonter : il s'avérait en effet impossible de prélever des taxes auprès des indigènes sans faire preuve de violence, et nous n'avions aucune instruction à ce sujet! On nous ramena donc à Qurnah... et je me réinstallai dans le sérail. De tout le bataillon, il n'y a pas une seule personne qui suscite en moi la moindre sympathie. Depuis 5 mois, je ne reçois plus de courrier, et depuis 3 mois plus de journaux ; je me trouve coupé de tout, dans un environnement hostile et je m'efforce désespérément d'y trouver quelque chose d'attrayant ou de divertissant.

Jusqu'à ce jour, le 23 août, nous demeurons à Qurnah en attente que soit rétablie la liaison télégraphique 'sabotée' - comme on a coutume de le dire - par quelque télégraphiste qui n'a pas été payé. Nous avons beaucoup de malades à présent et toujours aucun ordre de marche en perspective. Enfin, le 29 septembre, notre bataillon se remet en route, suite à un ordre télégraphique arrivé juste au moment où je jouais aux échecs avec le télégraphiste, ses clous et câbles servant de pions. Nous avons voyagé toute la nuit dans de grandes barques jusqu'à Suq où nous attendait notre bateau ; avant la levée du jour, nous étions à Basrah et habitons au début dans un campement situé entre les 2 canaux du Schatt (Tigre), puis nous nous sommes installés devant l'hôpital sur la rive du Schatt, ma tente se dressait à l'emplacement où le canal se jette dans le fleuve.

Quatrième étape : La péninsule arabique

En novembre et décembre, notre bataillon se déplaça de Basrah, en Mésopotamie, au fort de El Hofuf, dans la région semi-désertique de El Hasa, sur la cote Ouest du golfe persique.

Aujourd'hui 1^{er} janvier 1881, j'ai inventorié mon nouveau foyer : 3 poules, 1 coq et un serviteur arabe payé 1 ruyna par mois, logé et nourri.

Jeudi dernier, une grande panique s'est déclenchée ici sur le " Hametscharchi " : un ballot de cigarettes avait pris feu. Le crépitement des flammes et les palabres qui ont suivi, propageaient la rumeur d'une attaque prochaine des bédouins (arabes). En fait, on attendait leur vengeance depuis longtemps. Nous avons pris la fuite : au premier rang de laquelle et sans égards pour personne, le vaillant Molloch Eff qui, la veille encore avait suscité en nous beaucoup d'effroi en racontant ses faits et gestes de guerre héroïques. Il semblerait que des gens aient été blessés ou tués dans la ruée vers la " hamiskapa " qui a suivi. Depuis, nous vivons dans la crainte permanente, car des vols de nuit ont été commis récemment. La peur l'ayant rendu insomniaque, le Molloch Eff va et vient dans sa maison, armé jusqu'aux dents. Aujourd'hui, il m'affirme que la guerre est imminente !

Le 14 janvier, mon serviteur arabe, un bédouin avec de belles nattes, appartenant à l'une des bandes de voleurs, s'est sauvé dans le désert.

A Hofuf circule encore aujourd'hui une singulière monnaie, utilisée très localement dans les villages de Al Hasa. Il s'agit de petites barres de cuivre aplaties, contenant une petite quantité d'argent. Cette barre longue d'environ 70 mm est fortement recourbée au milieu de telle manière que l'une des extrémités s'évase légèrement. Cette monnaie originale et très locale s'appelle Towilah (pièce longue). Sur l'un des côtés ou sur les 2, on aperçoit à peine lisibles, quelques signes de l'écriture de Kufa : " Muhamed – el Sand " c'est à dire Muhamed issu des Sand. Cet argent qui ne comporte aucune indication d'année remonterait à l'époque d'un prince des " Karmathia " qui vivait autour de l'année 920.

Au lieu d'aller à Bagdad comme je l'avais espéré, notre bataillon fut envoyé au Nedjd, dans une oasis au coeur de ce terrible désert du centre de l'Arabie, certainement un des points les plus chauds de la terre. Je sentais que je n'allais pas résister à cette chaleur et j'essayai mais en vain, de partir par tous les moyens. Il m'était cependant impossible de fuir, car personne n'aurait eu l'audace de me céder des chameaux.

Lorsque la chaleur reprit, au mois de mars de la deuxième année et qu'elle devint de plus en plus forte, je tombai gravement malade : d'abord des rhumatismes articulaires, puis une pneumonie, suivie d'un problème cardiaque : des maux terribles qui s'enchaînèrent et m'anéantirent en quelques jours. Je passai tout l'été dans d'indescriptibles souffrances, pleinement conscient de ma situation désespérée, frôlant la mort pendant 8 mois, victime de crises aiguës et d'épuisement.

J'étais le seul chrétien et Européen à plusieurs centaines d'heures à la ronde et jamais personne ne me montrait un peu de compassion ou de réconfort ; j'étais entouré de gens insensibles qui me vouaient de la haine à cause de ma religion et ce malgré mes souffrances. Si je devais décéder, ils jetteraient mon corps dans le désert sans aucune funérailles.

J'ai compris à quel point il était dur de mourir abandonné et je ressentais la richesse des valeurs chrétiennes telles que l'amour du prochain et la miséricorde. Durant plusieurs semaines, je ne pus dormir. Mes pensées divaguaient sans répit et me torturaient. Une seule fois, j'eus le bonheur d'entrevoir en rêve ma patrie et ma défunte mère. Un baiser d'elle puis mourir, tel était mon vœu le plus cher.

T e s t a m e n t

*Loin de ma patrie et très malade, je soussigné Franz Otto Blas , originaire de Fribourg en Brisgau, lègue tout mon argent et mes biens, le tout s'élevant à 7000 piastres à Ibrahim Ibu Abdallah, citoyen d'Hasa en le priant d'utiliser cet argent pour l'achat d'une palmeraie dont les revenus seront distribués tous les ans à la date anniversaire de ma mort aux pauvres, sous forme de dattes, de riz ou d'argent, comme le décidera mon ami cité ci-dessus et exécuteur de ce testament .
E l Hasa , le 4 août 1882 / Otto BLAS*

Au début de l'hiver 1882/1883, j'obtins la permission de me rendre à Bagdad pour changer d'air. Dès que j'eus repris quelques forces, je profitai de cette occasion et quittai Hasa pour me rendre à Basrah et Bagdad sur un paquebot anglais en passage par les îles Bahrein. Ce voyage fut lui aussi, assez triste. Le 6 mars, je me trouvais sur un misérable rafiote, entassé parmi les Arabes, quelque part dans le golfe persique, encore malade, en pleine tempête, au comble du désespoir : Des bédouins me volèrent mon argent. La veille, une ânesse blanche que j'avais emportée avec moi depuis Hasa et que j'aimais bien, tomba à la mer.

A n n e x e à mon testament

Le testament ci-dessus entre en application dès ce jour; il convient d'ajouter que je nomme exécuteur de mes dernières volontés le docteur autrichien, Monsieur Militäirarzt à Bagdad en le priant de remettre la totalité de mes biens : l'argent et les autres biens, déduction faite des frais couvrant un modeste enterrement et des frais juridiques au dénommé Ibrahim Ibu Abdallah d'Hasa (Nedjd) pour le distribuer aux pauvres de la région. Mes biens s'élèvent présentement à 90 livres en or, 2 ânesses, des habits, des meubles... ; tout ceci sera déposé au consulat de Russie en attendant le transfert vers Hasa.

A Bagdad, le mardi de Pâques 1883 / Otto BLAS

Sixième étape : Arbil & Mosul

Arbil (Arbela)

De Bagdad je fus muté vers Arbil en tant que médecin du bataillon en place là-bas. Arbil est célèbre pour la victoire d'Alexandre le Grand sur Darius roi des Perses, remportée en 331 avant Jésus Christ non loin de là (près de Gaugamèles).

Plus jamais, je n'ai retrouvé ma condition physique d'avant, et mon seul désir était de recevoir mon argent pour rentrer à Fribourg. C'est pourquoi je rédigeai ma demande de libération de l'armée turque.

A Arbil, je devais encore connaître un événement insolite : Un courrier des impôts concernant les frais d'héritage de notre maison familiale à Achern m'avait été adressé par le tribunal de Haslach près d'Oberkirch. Ce très respectueux magistrat m'a fait parvenir ce papier sans valeur et totalement inutile directement en Turquie par le biais du consulat. Comme le consulat allemand le plus proche se trouve à Beyrouth, le vice consul Hartmann en poste à l'époque, a transmis le papier au courrier anglais qui traverse le désert de Damas à Bagdad. Comme la liaison postale de Bagdad à Arbil n'existe plus, le consul anglais accordant à ce document muni du sceau de la magistrature, une importance démesurée, me le fit parvenir par un émissaire du consulat anglais. Cet envoyé spécial reçut dans ce coin perdu qu'est Arbil, un accueil quasi officiel par les autorités civiles et militaires, dignes d'un consul ; naturellement le pourboire devait être en conséquence ! Comme cet avis de paiement m'avait été transmis par Monsieur Hartmann, j'envoyais aussitôt la somme due à Beyrouth.

Cet événement m'a par ailleurs exposé indirectement à un certain danger car dans les milieux crapuleux d'Arbil s'était répandue la nouvelle que le consul anglais m'avait apporté une importante somme d'argent en liquide. Des voleurs ont alors tenté de s'emparer de mon sac soi-disant rempli d'or anglais mais ils ont volé le sac de mon malheureux pharmacien qui a perdu une partie de ses biens. Jusqu'en septembre 1885, je restai à Arbil où je demurai dans une maison toute délabrée sans fenêtres ni lumière ; chaque fois qu'il pleut, toutes mes affaires sont mouillées, même le lit : une fois de plus, je suis " en pleine Turquie " (en Français dans le texte).

Le 24 juin, j'avais acheté ma jument " Meidli " pour 1140 piastres : une mauvaise affaire ! le 23 février, elle s'est subitement affaissée sous moi ; je fus coincé sous le cheval, mon pied droit écrasé par les cailloux. Je souffris beaucoup, car je m'étais brûlé au même endroit lorsque j'étais enfant et les ligaments mal ressoudés se déchirèrent à nouveau.

Par la suite, je me rendis à Mosul où devait enfin se régler le litige concernant ma solde. On me versa provisoirement 5000 piastres -1000 francs-, le reste étant remis à plus tard. Il est fort improbable à présent que j'obtienne d'avantage et beaucoup de gens me disent de m'estimer heureux d'avoir obtenu si rapidement mon dû, car d'autres personnes dans mon cas attendent en vain depuis des années.

Mosul

Il est impératif de me consacrer maintenant à mon voyage de retour, sans perdre plus de temps ni d'argent . L'idée de ce voyage qui se profile me réjouit, car je serai au grand air, ne manquerai pas de lumière et pourrai vivre au moins sous une tente.

Les environs de Mosul ne sont pas vraiment beaux ; les montagnes kurdes à l'Est sont toutes dénudées. Seuls, sur la rive du Tigre, poussent quelques arbustes, des roseaux et des buissons, mais pas de véritables arbres comme en Haute Arménie. Des troncs d'arbres descendent en flottant à partir de Diarbekir. D'autres marchandises acheminées par voie fluviale le sont sur des Kallacks, c'est-à-dire des radeaux faits de boyaux de moutons gonflés d'air et disposés les uns à côté des autres ; une telle embarcation met 10 jours pour parvenir de Mosul à Bagdad. Pour au maximum 20 Francs, vous avez le droit d'installer une petite cabane sur le radeau avec une armature en bois et une toile. Ce voyage est très sûr et confortable ; le Consul d'Angleterre a emprunté cette voie. Pour moi, la traversée de retour, de Basrah via la Mer Rouge par bateau à vapeur me coûterait trop cher et donc je ne bénéficierai pas de ce transport.

Depuis septembre, j'ai un serviteur nommé " Francis " ; il est tellement vieux et fragile que cela me demande de véritables efforts pour le maintenir en vie. Je lui ai donné l'autorisation aujourd'hui de se rendre dans son village natal, il veut prendre congé de sa famille, car il sait lui-même que ses jours sont comptés. Je lui ai procuré un âne, lui ai donné des provisions et du café. Malgré ses promesses de revenir dans trois jours, je ne pense pas le revoir. Bien qu'il fût sourd depuis longtemps et presque incapable de marcher, sa présence me faisait du bien, parce qu'il était bon et fidèle à mon égard, ce qui est rare ici. Il y a longtemps, il avait offert à son fils sa pauvre demeure, de même que tout son argent... et celui-ci l'a réduit à la mendicité, ce qui est normal ici !

Françis était cuisinier chez des consuls français et anglais par le passé et sait préparer quelques plats européens. Je me nourris de manière simple. Depuis plus d'un an, je mange du pain et du lait matin et soir, et depuis quelques temps je bois du thé, naturellement de mauvaise qualité. A midi, nous mangeons de la soupe, cuite avec de la viande, suivie d'un café sans goût et guère meilleur que le thé. Lorsque nous trouvons de la bonne viande de bœuf, je me fais un steak et de temps en temps, des crêpes avec de la crème. Mais cela ne signifie nullement qu'à Mosul on ne puisse trouver autre chose. Le marché hebdomadaire est bien achalandé en produits frais et en légumes de saison ; on peut acheter tous les jours des pommes de terre provenant des montagnes kurdes, des choux de Diabekir, des melons, grenades, carottes, pommes, coings, poires, mais à vrai dire, je n'ai pas envie d'essayer : je ne possède pas d'ustensiles de cuisine, pas de four, rien qu'un seau et une marmite; il ne saurait en être autrement en voyage.

De toute manière, je suis privé de tout confort, du moindre plaisir de la vie, et ce depuis bien longtemps. Tout individu contraint comme moi, de vivre dans une pièce obscure, privé de lumière - ce bienfait du ciel - peut s'habituer facilement à d'autres privations. Je connais maintenant le bonheur des gens qui passent la mauvaise saison dans des maisons bien chauffées et bien éclairées. J'ai passé plus de 5 ans à vivre dans des tentes ou des taudis, mais jamais je n'ai eu autant de mal qu'ici, à Mosul, dans cet endroit obscur, dépourvu de fenêtres et dans cet état d'inactivité, préoccupé par un avenir incertain.

Ici comme à Bagdad, je fréquente des gens, des compatriotes, mais je n'ai pas de véritables amis. Pour cela il manque le climat de confiance mutuelle difficile à établir. On peut raisonnablement penser que ces gens, ne font pas partie de l'élite de la société : des êtres qui ont quitté une douce patrie, une famille, pour un pays si triste. La perte est tellement grande qu'il faudrait être fou de faire cet échange sans y être contraint et forcé. Chacun ici se garde bien d'évoquer les raisons qui l'ont poussé à quitter sa terre natale : l'appât du gain ou un mauvais choix de vie ou de métier, une page obscure de leur passé ; chaque européen ici à toutes les raisons de se taire.

De fait, le gouvernement turc a embauché beaucoup d'étrangers en tant que médecins, pharmaciens, ingénieurs etc .. qui n'exerçaient pas ce métier avant en Europe et qui présentaient des documents de personnes défuntes. Moi-même j'ai vu à Istanbul un médecin militaire qui, avant la guerre de 70/71 était apprenti boucher près de Jenne à Freiburg et qui quelques années plus tard s'est fait embaucher par la Turquie, muni d'un diplôme d'un médecin décédé 50 ans plus tôt. Quant à moi, mon statut de médecin militaire ne repose pas sur une invention de ma part. J'ai été engagé il y a 7 ans à Vienne, par les responsables turcs en tant que médecin de l'armée turque, et ce sur présentation de mes diplômes d'étudiant en médecine ; on m'a fait un contrat pour toute la durée de la guerre, comme d'ailleurs à beaucoup d'autres étudiants en médecine.

Mosul possède une communauté chrétienne composée de Jacobites, de Nestoriens et de quelques catholiques romains, également de quelques familles protestantes. Mais les chrétiens d'ici sont de par leur caractère souvent inférieurs aux Arabes et aux Turcs ; ce sont des gens faux, sans coeur, des chrétiens de façade comme ils l'ont prouvé lors de la dernière famine. Le christianisme dans ce pays n'est que de façade; on a converti plusieurs villages nestoriens au catholicisme avec l'argent mis à disposition par le pape et la propagande. Et dire qu'en Europe on continue de faire des quêtes pour les pauvres chrétiens persécutés ! Mais les chrétiens ici ne sont nullement persécutés et l'argent récolté n'a jamais été distribué aux pauvres, il sert à des fins privées.

J'ai vendu mes deux étalons pour un prix dérisoire ; l'un d'entre eux était certainement le meilleur cheval et le plus grand de toute la Mésopotamie et j'aurais pu réaliser un bon bénéfice si j'avais pu le ramener en Europe, mais il était sauvage, agressif et se laissait difficilement approcher. A Arbil il avait tué un homme en s'échappant de l'enclos et avait arraché la lèvre supérieure à un autre. Moi-même, j'ai fait plusieurs chutes, dont certaines n'étaient pas sans gravité. Si on devait le transporter par bateau et train, ce ne serait pas sans risques. Mon serviteur surtout était content d'être débarrassé de ces 2 chevaux. Le pauvre était souvent dérangé dans son sommeil, car il s'était installé pour dormir dans l'écurie étroite entre les 2 animaux capricieux qui lui ont tantôt arraché la literie ou pris le turban ; souvent j'ai eu pitié de lui en l'entendant gémir. L'un des chevaux lui avait mangé sa réserve de thé déjà utilisé et séché une deuxième fois; il l'avait économisé pendant des mois et voulait le revendre dans son village natal. Actuellement, j'ai une jument arabe brune, tellement fidèle qu'il ne faut même pas l'attacher, en plus elle est beaucoup plus raisonnable et fiable que ses prédécesseurs. J'aimerais bien la ramener à la maison, mais les frais de transport sont trop élevés ; mes faibles moyens ne me permettent même pas d'y penser.

Le consul d'Angleterre a lui aussi vendu aux enchères ses 3 chevaux : “ *il en aurait même pleuré* ” (en français dans le manuscrit). Quelle joie d'entendre ces paroles qui m'étaient adressées par un habitant de Mosul parlant le Français ! Cette personne pensait certainement que les larmes du consul étaient occasionnées par la perte matérielle.

Comme il n'existe pas d'auberges ou d'hôtels ici et que à cause de mes 2 chevaux j'ai dû refuser l'hospitalité offerte par des amis, j'ai été contraint de louer une maison à l'extérieur de la ville. Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais vu des appartements aussi peu pratiques que dans ce pays. Il existe bien à Mosul de nombreuses maisons bâties à l'européenne et même quelques maisons arabes qui ont des fenêtres, mais elles n'étaient pas à louer. Je devais me contenter de cette maison en terre sans toit ni fenêtres, certainement beaucoup moins confortable qu'une tente arabe. Car les tentes protègent même en cas de forte pluie ou de vent, tandis que les constructions en terre sont détruites par les pluies persistantes. La couche d'argile qui sert de toit est délavée et dès que la pluie persiste, l'eau commence à s'infiltrer dans les chambres. On est souvent obligé de se lever en pleine nuit, de ranger son lit, ses livres et d'ouvrir son parapluie.

Ici je porte des vêtements civils, tels que les tailleurs locaux plutôt incompetents, les confectionnent; ce n'est pas un honneur de porter les habits militaires turcs et j'étais content de pouvoir m'en débarrasser. Néanmoins, je ne peux pas porter de chapeau comme c'est la mode en Europe tant que je serai en Turquie, ce droit est réservé aux consuls et aux voyageurs très riches bénéficiant d'une garde rapprochée. Cela ne me rapporterait d'ailleurs que des ennuis et tout me coûterait plus cher. Dans les villes on porte le Fez comme les fonctionnaires ou le Küfich lorsque l'on voyage, c'est une sorte de foulard en laine ou en soie, fixé sur le front par l' “ Agal ”, une sorte de bande ovale. Ainsi on voyage de manière plus sûre, moins chère et sans s'attirer d'inutiles ennuis.

Comme le voyage par radeau jusqu'à Bagdad puis par vapeur via Bassah, Aden, Suez jusqu'à Istanbul est trop cher pour moi, il ne me reste en cette saison que la route par la plaine pour aller vers Haleb et Iskenderum (Alexandrette). De là, on peut se rendre à Trieste, Venise ou Istanbul à peu de frais. Je ferai probablement la route avec un habitant de Mosul nommé Naoumi Saati. Nous attendons l'occasion de partir. Il faut obligatoirement se joindre à une caravane. Plus celle-ci est importante, mieux on sera protégé des éventuels accidents. Mon compagnon vient de dénicher une caravane qui nous conviendrait. Nous louerons 3 bêtes de somme pour nos bagages, ce qui nous revient à 120 marks jusqu'à Halab (Halep). En ce qui me concerne, j'ai ma jument arabe.

Comme dans la première partie du voyage, il ne nous sera pas possible de trouver un hébergement, Naoumi et moi-même avons dû acheter une tente. Nous ne prendrons pas de domestique avec nous, mais des provisions pour quelques jours. Nous espérons pouvoir nous procurer du lait de temps en temps, car dans le désert le printemps a fait son apparition et de nombreuses tribus de bédouins doivent déjà être parties aux pâturages; le blé et l'avoine poussent déjà près de Mosul. Les nuits pourtant sont encore un peu fraîches, mais cela n'a pas d'importance lorsque l'on a une tente. Pour ma jument qui dort dehors et qui en plus est pleine, je me suis procuré une couverture. Pour éviter les attaques et les pillages, la caravane doit payer de temps en temps la "Kuhwe", un maigre passe droit, aux tribus bédouines dont elle traverse le territoire; en échange, un membre de la tribu accompagne la caravane et s'en porte garant. En été, du fait de la grande chaleur, le voyage ne peut s'effectuer que de nuit; le jour, on dort dans les "Chans" qui jalonnent la route et où il est difficile de se reposer à cause des mouches et autres insectes.

Il existe plusieurs chemins pour aller de Mosul en Mésopotamie, jusqu'à Halab en Syrie.

Le plus fréquenté est celui qui longe la rive gauche du Tigre, par le Nord-Ouest via Zakho, Cizre, puis traverse le Khabur, s'oriente plus à l'Ouest vers Mardin puis Diyarbakir pour croiser l'Euphrate près de Birecik. Ce chemin est le plus septentrional et relativement le plus sûr; il est emprunté par la plupart des caravanes et également par la poste turque. Après Diyarbekir dans les plateaux d'Asie Mineure, le chemin traverse des régions humides, même des forêts: un paysage qui me procurera un grand plaisir car depuis plus de 7 ans, je n'ai plus vu le moindre sapin ou chêne. Mais ce crochet par le Nord représente une perte de temps d'environ 7 jours de voyage.

Si l'on se dirige directement vers Birecik par l'Ouest, au lieu de se rendre de Mardin à Diyarbekir par Urfa, en contournant par le Sud les monts Karadscha, on économise trois jours de marche. Mais par contre, on renonce au côté pittoresque de cette route qui tout en étant austère, est très belle et comporte de nombreux ponts. On emprunte la piste classique du désert avec toutes ses difficultés.

Un troisième chemin bifurque de la route habituelle à Nusaybin, l'antique Nisibis et toujours par l'Ouest, il traverse la région de la source du Chabur par Harran pour rejoindre Birecik. La région qu'il traverse contient beaucoup de vestiges anciens, mais le chemin est tellement dangereux que la majorité des caravanes l'évitent. Seuls les convois de chameaux, les voyageurs démunis et les transporteurs de marchandises de peu de valeur peuvent s'y aventurer sans trop de risques.

Les Tcherkesses établis dans la partie supérieure du Chabur sont à l'origine de tous ces dangers. Ils forment avec certaines tribus kurdes les bandes de pillards les plus dangereuses. Ces deux tribus pillent souvent par manque de nourriture et de ce fait, leurs méthodes sont viles et brutales ; ils dépouillent les victimes jusqu'à leurs derniers vêtements et n'hésitent pas à tuer et ce à la moindre occasion et de sang froid. Les bédouins par contre, lorsqu'ils se livrent au pillage pour s'approprier les biens et le bétail d'autrui, ne le font pas de manière arbitraire et vile, l' "edeb" c'est-à-dire la coutume selon laquelle ils s'organisent, pourrait déjà servir à les excuser. Surtout les "Ghazwa's" razzia des Arabes durant laquelle une tribu attaque une autre et cherche à s'emparer d'un butin n'ont rien d'un acte de vandalisme.

De telles expéditions sont tolérées selon les traditions du désert et ni l'envahisseur ni la victime ne voit là quelque chose de condamnable. Le bédouin qui en réalité est un berger pacifique perdrait l'habitude de se servir des armes si l'on ne l'entretenait pas par ces joutes chevaleresques et rentables. Les mêmes circonstances atténuantes s'appliquent lors des pillages des voyageurs et des caravanes. Chaque tribu concernée considère, et peut-être à raison, le territoire sur lequel elle se trouve comme son bien inaliénable. Selon la coutume, tout étranger qui en foule le sol sans s'être annoncé est considéré comme un ennemi et un violeur de biens et sera traité selon les coutumes guerrières.

Il faut reconnaître néanmoins qu'en de telles circonstances, où la violence des actes est justifiée par l'application de la loi tribale, les bédouins se contentent habituellement d'une petite contribution financière plutôt que de dévaliser l'intrus. Le voyageur floué aurait pu pour une somme encore plus minimale s'acheter la présence d'un membre de la tribu et éviter ainsi tous les problèmes. De tels guides se trouvent toujours dans les localités d'une certaine importance situées à la séparation des territoires des différentes tribus et il en va de l'entière responsabilité du voyageur si par économie ou par négligence des coutumes du pays, il ne voulait pas s'acheter leur protection.

Pour le bédouin, le sang et la vie sont sacrés ; il ne tue jamais de plein gré, même pas dans les situations troubles où sa propre vie est en danger, il cherche plutôt à blesser l'adversaire, à l'empêcher de se battre ou de rester à cheval plutôt que de le tuer. Pour ces raisons là, la sécurité dans les territoires habités par les tribus de bédouins est beaucoup plus grande pour la vie des voyageurs même pour leurs biens que dans les régions habitées par les Kurdes et les Tcherkesses.

Néanmoins, les habitants de Mésopotamie préfèrent emprunter la route vers Halab en longeant les montagnes kurdes et s'exposer ainsi à la totale anarchie des pilleurs, car ils accordent une plus grande confiance aux Kurdes pratiquant l'Islam qu'aux bédouins arabes qui n'ont pas de religion. Les Kurdes qui ont appris à respecter le Coran comme instance fédératrice sont incapables de comprendre le sentiment de liberté d'un homme vivant avec la nature et qui avance sur le chemin du droit avec aisance et assurance guidé simplement par la coutume et la tradition.

Pour aller de Mosul à Haleb au plus court, il n'existe qu'une route qui longe dans un premier temps les monts Sindjar (où habitent les " Jezide "), puis qui s'oriente vers le Sud - Ouest vers Dair et l'Euphrate et qui se dirige enfin vers le Nord Ouest vers Halab. Les écarts souvent importants et nécessaires de cette ligne directe s'expliquent par le manque d'eau dans le désert ou de moyens de transport pour traverser le fleuve. Ainsi, après avoir traversé le Chabur, on est contraint d'obliquer trop au Nord ou trop au Sud. Le Nord, si l'on a l'intention de franchir l'Euphrate près de Birecik, le Sud, si l'on compte le traverser près de Dair.

Comme le chemin que j'ai décrit en dernier m'offrait de précieux avantages - il était plus court d'une part et d'autre part, il n'a pas encore été emprunté me semble-t-il par des voyageurs européens, du moins dans sa plus grande partie - je décidais de m'y aventurer sans tenir compte des nombreuses mises en garde...

En effet à Mosul, des gens qui devaient bien connaître la situation avaient déclaré qu'il était impossible pour des personnes isolées et même pour des petites caravanes de traverser ces régions sans échapper au pillage ou à l'impôt des tribus de bédouins Shemar qui y habitaient. On me cita des incidents récents ou plus anciens ; des caravanes assez importantes ou des personnes haut placées voyageant avec une importante escorte armée auraient été obligées de verser de telles contributions. La route du Nord par Diyarbakir et Mardin serait beaucoup plus sûre me dit-on ; à tous les points stratégiques, il y aurait des employés gouvernementaux turcs, des gendarmes et des détachements militaires. Je dois avouer que toutes ces mesures de sécurité ne m'inspiraient pas vraiment confiance ! Il est certes exact que les agressions sont à présent moins fréquentes sur cette route longeant les montagnes kurdes, par contre les incidents qui surviennent à peu près régulièrement sont d'une violence inouïe.

Septième étape : La Syrie

Le retour au pays

Je suis parti de Mosul le 15 février 1886, l'après-midi à 2 heures. J'ai passé ma première nuit à Henedat dans une maison arabe ressemblant à une tente ; (sur les murs, des empreintes de main, la gauche). Du 16 au 17, j'étais à Fet Abu Marja , une grande localité avec des sources chaudes. De là, j'ai fait un large détour autour de Afar à cause du tribut à payer, avant d'arriver à Ain-el-Hisan où nous avons monté notre petite tente sous une pluie battante.

Ensuite, nous avons longé les monts Sinjar jusqu'au village du même nom où nous avons passé la nuit dans un "Han". Nous y avons séjourné jusqu'au 20 février.

En poursuivant notre route au pied de la montagne jusqu'à Kaironan, un village "Jezide" abandonné, un beau panorama sur la plaine de Sinjar s'offrit à nous. Comme c'était le printemps; tout reverdissait et la plaine était parsemée de nombreux troupeaux et de tentes.

A Kaironan, nous fûmes hébergés pour la nuit dans une rustique maison " Jeside " avec des peintures de serpents sur les murs. Une pluie incessante rendait le départ difficile. Le 22, juste au moment où la pluie se remettait à tomber, nous reprîmes la route en direction du Sud-Ouest, directement vers la plaine. Nous fûmes très rapidement trempés jusqu'aux os, mais personne n'aurait osé se plaindre de ce bienfait du ciel tellement rare. Je passai les zones marécageuses de Umm-el Dibân creusées d'ornières lorsque le soleil brilla à nouveau, et poursuivai la piste par la plaine où toute la végétation démarrait (au grand plaisir de ma jument " Meidli " qui toute grisée flairait les prairies de sa jeunesse). Le soir, nous atteignîmes la tente du check Shemar "Bed'r"; qui m'offrit l'hospitalité.

La nuit suivante, je débarquai dans la tente royale de El-Fares Djerbe, où j'étais arrivé sous une tempête de grêle. Il me salua d'une poignée de main et m'invita à planter ma tente à l'intérieur de son campement princier. Par la suite, un orage si violent s'abattit sur notre refuge que même les bédouins pourtant toujours en manque d'eau se jetèrent à terre devant le Tout-Puissant, le suppliant de faire en sorte que les cordes des tentes ne rompent pas. Fares fit abattre un gros mouton et deux agneaux dont il m'offrit les cervelles, à moi, l'homme " ipsa ".

Le repas fut servi selon les coutumes du cheikh " akul nakon zefna " (toute personne ayant fini son repas, n'est plus considérée comme un hôte). Pendant le repas, un bédouin fit appeler le cheikh afin de déposer une plainte pour vol de biens. Fares décida d'appliquer la " rasahna " c'est-à-dire le droit de prise.

Le 24 février, je quittai ce palais qui malgré tous ses avantages n'était pas étanche et, après 3 heures de cheval, j'atteignis un plateau au Nord-Ouest, où avaient eu lieu autrefois les célèbres batailles entre " Aneze " et " Schomar ", puis je traversai le Khabur pour arriver dans la caserne Schedadi occupée par les Tcherkesses. Je passai la nuit du 24 au 25 dans la tente dressée en plein milieu de la cour de cette sorte de Blockhaus. Aux alentours, de superbes prairies s'offraient à Meidli qui se prélassait dans de l'herbe bien grasse.

Le 25, je repris, tôt le matin, la route avec une petite caravane qui venait de Mardin. A midi, nous fîmes une halte de 2 heures avant d'arriver le soir à Markadab, située directement sur le Khabur, à l'extrémité du Djebel Hama. Là, on trouve du basalte et non loin de Markadab se situe un champs de ruines qu'on met une heure et demie à traverser.

Le lendemain, nous avons traversé el Sanar, sur la rive droite du Khabur et nous avons longé les ruines, avant de pénétrer dans le désert "Marienlos" dépourvu de tout point d'eau. Comme nous avons établi notre camp dans un endroit sans eau, le "Ratirdye" déroba pour nous une cruche d'eau. C'est un désert bien triste, même les voleurs ne s'y aventurent pas. Pendant deux journées entières de route, nous n'avons croisé personne.

Le 28 février, je me trouvai dans le Han de Dair que nous avons atteint dans la matinée, après une nuit de marche. Le 2 mars, je quittais Dair et, après avoir erré dans l'obscurité en ignorant heureusement que la région était peuplée de lions, je passais la nuit à Kyschla au bord de l'Euphrate.

La route de Dair à Maskana est jalonnée de casernes à intervalle d'une journée de marche. Après une magnifique marche au travers du détroit de l'Euphrate qui croise une ruine en basalte, je passai la nuit du 3 au 4 mars dans la Kyschla Madan, une caserne bien conservée,. A l'endroit le plus étroit, là où les rochers de basalte tombent à pic dans le fleuve, s'étendent les ruines d'une fortification et en contrebas les restes d'une caravane pillée : quelques jours plus tôt, les "Aneze" avaient volé quelques 700 chameaux et les avaient fait passés, d'une berge du fleuve à l'autre.

Je quittais Madan le 4 mars et poursuivai ma route par les merveilleuses portes en ruines de la cité de Haleybé. Cette magnifique ville était construite en blocs de gypse. La piste des caravanes passe au bas des 2 belles tours dont les murs comportent de nombreuses niches. Dans la ville inférieure on aperçoit les ruines d'un grand bâtiment ressemblant à une église.

Prochain campement à Sabkha, sur un sol rocailleux dans une boucle du fleuve, puis Abu Herir, une caserne délabrée, dans la nuit du 5 au 6 mars. Le chemin passe en face de Raqqa où l'on trouve un "Tell" avec quelques colonnes renversées de marbre blanc et rouge.

De Abu Herir on peut apercevoir les ruines d'un château fort construit avec de grandes briques plates. De Abu Herir à Maskana, le chemin sillonne au pied de grandes falaises calcaires. Au point central, là où se séparent le chemin de la montagne et celui de la rive, se trouvent les vestiges d'impressionnantes fortifications, le bas construit en pierres calcaires carrées, le haut en briques. En face de Raqqa, je pouvais apercevoir les ruines d'un ancien cloître avec une tour ronde et sur une petite colline avoisinante, une tour carrée en briques.

La nuit du 6 au 7 mars, je me trouvai à Maskana. Ici se trouvent les ruines de Barbalissus, parmi elles une tour qui attire le regard. De Maskana, un antique chemin un peu défoncé, en pierres calcaires mène au-delà de la Kysla Mahdum. En contrebas, on peut apercevoir un puits antique peu profond. Je passais la nuit du 7 au 8 mars dans le village de Kubbah, j'arrivai le 8 à Halab pour me rendre à Iskenderum (Alexandrette), le cœur gros car je venais de vendre à bas pris ma jument tant aimée. Chevauchant un "Begir" que j'ai loué, je quittais Halab honteux et triste en pensant à ma fière jument d'avant.

Je passai la nuit du 16 au 17 à Trmanin, celle du 17 au 18 à Ak-bunar, du 18 au 19 à Belan. Arrivé le 19 à Iskenderum, je suis descendu dans un Han sinistre et j'ai quitté Iskenderum le 25 avec le bateau anglais Antona. Le 26 nous sommes arrivés à Mersina, le 27 à Selefdsche (Selencia) et le 29 je débarquai à Rhodes.

Je quittai Rhodes le 1^{er} avril avec le bateau Helios, j'arrivais à Smyrne le 2, le 4 dans le Pirée pour repartir de là dans la nuit du 4 au 5 avril avec le bateau Minerva avant d'arriver le 8 avril 1886 à Trieste. Le même soir, j'ai pris le train de nuit via Laibach et Tarvis pour Villach où je restais quelques jours avant de rentrer dans mon village natal.

CAHIER N°2 : L'ALLEMAGNE

Berlin (Janvier 1887 - Janvier 1892)

En janvier 1887, je me rendis à Berlin. Agé de 34 ans, je me devais à présent de résoudre la question de la poursuite de mes études de médecine avec le minimum de frais et d'efforts : peu d'efforts car ma santé était devenue fragile suite à la malaria et toutes les fatigues de ce long voyage ; à moindres frais, car je me retrouvais sans ressources, à la charge de mon frère et de mes sœurs. Je décidai finalement d'entreprendre des études dentaires, après avoir beaucoup réfléchi et demandé conseil.

Je me suis inscrit en médecine à l'université de Berlin pour le semestre d'été. J'assistai aux cours magistraux de médecine dentaire, en même temps, je travaillais chez le dentiste agréé, Monsieur Mex, pour apprendre chez lui le côté technique. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu l'occasion d'aller aux cours de géographie, car ils dépendent de la faculté de philosophie; néanmoins j'emprunterai des livres à la bibliothèque universitaire pour approfondir cette matière.

Les travaux techniques dentaires me plaisent ; ils sont encore en pleine évolution et sans arrêt on fait des inventions et des améliorations. On peut même avoir l'espoir qu'en se focalisant sur un point l'on puisse trouver soi-même un jour un petit détail qui permettrait d'améliorer un mécanisme, d'inventer une nouvelle suspension ou quelque chose d'analogue.

A Berlin, je concrétisai mon projet de faire don - au nom de la science - au musée impérial d'une partie des antiquités collectionnées en Orient : des pierres, des pièces de monnaie... Soit : 3 antiquités assyriennes, 50 pièces de monnaie arabes d'Arsace (*roi des Arsacides, dont il existait deux lignées : a) la dynastie des Parthes de 248 avant J.C à 224 après J.C, fondée par Arsace Ier) et b) la dynastie arménienne de 150 av. J.C à 428 après J.C ; cette dynastie là, dont le dernier souverain était Ardachir IV a été renversée par les Sassanides*), 2 petits flacons de maquillage en argile de Halap et Je vendis mes 7 petites pierres (des gemmes ciselées) provenant de Arbil et de Mosul. De plus, j'ai offert à différents musées et à des collections ethnographiques ces singulières pièces de monnaie de Hofuf Towilah (appelée pièce longue).

Je fis cadeau au Professeur Virchow d'outils de l'époque de Néphéritès et de quelques minéraux. C'était une véritable chance pour moi d'avoir fait la connaissance du grand savant qu'était le Professeur Virchow ; je le vénérerais en tant que scientifique passionné et généreux. Mes voyages l'intéressaient beaucoup et il était d'une grande bonté à mon égard. Je lui dois maintes invitations ou sollicitations pour des conférences scientifiques et il m'a introduit auprès de ses amis. J'ai pris la résolution de lui ramener beaucoup d'autres antiquités à condition que Dieu m'accorde la santé pour entreprendre encore d'autres voyages.

Lettre de recommandation du Professeur Sachau, chercheur éminent et directeur du séminaire des langues orientales :

“ Monsieur Otto Blas, étudiant en médecine, dont j’ai fait la connaissance pendant l’été 1886 est entré au service de la Turquie lors de la guerre contre la Russie et, en tant que médecin militaire, il a ainsi eu l’occasion de connaître pendant son séjour de 9 ans des peuples et des pays où peu d’Européens s’étaient aventurés avant lui. Il a prouvé son intérêt pour les sciences en collectionnant avec beaucoup de sérieux des antiquités et il en a cédé les pièces les plus intéressantes aux musées royaux locaux.

Prof ; Dr ; Sachau Directeur du Séminaire des Langues Orientales. Berlin, le 23 avril 1888. ”

Lettre de remerciement de Otto à sa tante Amélie ? Berlin, le 8 mai 1886.

“ Je vous exprime avant tout ma profonde reconnaissance pour ce vieil album familial que je croyais perdu. Je ne me suis pas encore autorisé à l’ouvrir, il restera sacré pour moi : le souvenir agréable quoique mélancolique de ces jours heureux où le regard innocent de l’enfant se pose sur ces images paisibles qui éveillent en moi des souvenirs beaux et inoubliables. Même si la réalité actuelle ne correspond plus à ces espoirs, ces rêves d’antan, la volonté de faire le bien qui remplissait mon âme d’enfant constituera encore le fil conducteur de ma vie future. Je me souviens d’avoir rêvé autrefois de devenir un homme célèbre et bon, un médecin, un naturaliste. ”

A Berlin, le 22 septembre 1886, je me sentais tellement malade, mon état me semblait si désespéré que j’ai supplié ma sœur de venir auprès de moi. Après l’arrivée immédiate de Camilla, mon état de santé s’améliora rapidement ; après la première crise, mes souffrances devinrent supportables et j’espérai en être bientôt débarrassé.

En juin 1887. Après cette étape transitoire de Berlin, je m’installai à Kissingen comme me l’avait conseillé mon ami, le Docteur von Sohlern. Je me sentis bien à Kissingen. Les sources salines de la région et le bon air semblaient avoir un effet plus que bénéfique sur des cas comme le mien. Alors qu’à Berlin j’aurais été incapable de travailler ne serait-ce qu’une heure sans avoir un sentiment d’angoisse ou des vertiges, je peux le faire ici durant plus de 6 heures à la suite. Je prépare maintenant mes examens de physique. Durant le mois de septembre 1887, j’ai suivi un séminaire d’été à Würzburg. Mon état de santé s’était amélioré très nettement.

Je procédais à mon inscription à Strasbourg le 17 octobre 1888 et passais le premier examen dans les quatre matières fondamentales avec la mention “ très bien ” Les examinateurs en anatomie et en chimie m’adressèrent même des compliments.

1889. Installé désormais à Strasbourg, je me préparai à passer mes derniers examens.

1890. C’est l’année de mon premier séjour à Achern, à l’occasion d’une visite de l’Illenau avec d’autres médecins.

1891. Le 18 juin, j’ai passé avec succès la deuxième partie de mon examen ; après 9 jours d’interrogation, j’ai terminé le 15 juillet, les 3 premières parties de l’examen.

Septembre 1891 : lors d'un séjour de 4 semaines auprès d'un ami, le Docteur Rubel, ophtalmologue à Kaiserslautern, j'ai appris beaucoup sur le plan pratique ; j'ai vu de nombreux cas différents et je pu me former au contact des patients.

28 janvier 1892, j'ai soutenu mon examen devant le jury des médecins à Strasbourg et obtenu la mention " Bien ". A daté de ce jour, je suis médecin agréé dans tout le Reich.

En avril, j'ai rendu visite à mon frère Carl (1) à Louvain et je fus ravi de faire la connaissance de sa famille. Je suis allé à Liège et à Charleroi où j'ai été chaleureusement reçu par les parents de ma belle-sœur. Au retour, je passais par Maastricht, Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence et Spire.

En mai, j'ai soutenu ma thèse de doctorat dont le sujet était " les corps étrangers dans les voies nasales et la formation de " Rhinolite " . J'accédai ainsi au grade de Docteur.

Hambourg

Je retournai à Freiburg pour préparer mon séjour à Hambourg qui débuta fin mai 1892. J'avais un poste dans le nouvel hôpital d'Eppendorf où j'étais le seul responsable des malades de six pavillons. Or quelques temps après mon arrivée, le choléra se propagea à Hambourg et fit de nombreuses victimes.

Ce 29 septembre, enfin, je peux affirmer que le choléra est en nette régression. Certes, dans les baraquements il y a encore des malades contaminés, mais les pavillons n'en contiennent pratiquement plus. Moi-même, je ne fus chargé du pavillon des contaminés qu'après m'être remis de ma maladie. Là, seule la garde de nuit me mettait en contact avec les malades du choléra. Le 2 octobre 1892, je pratiquai encore sur un malade contaminé une infusion de sel de cuisine à cause d'un pouls irrégulier ; j'espère que ce sera la dernière de cette épidémie.

Le 15 Janvier 1893. Lors d'une soirée organisée par le Dr Schütz en l'honneur de ses collègues, les Docteurs Goeze, Albers, Schönberg , Pretail et moi-même, on nous donna à chacun une coupe en argent en souvenir de cette épidémie de choléra. C'était une soirée inoubliable.

Le Sénat de la ville hanséatique et libre de Hambourg a lui aussi fait frapper une médaille en argent en l'honneur du corps médical des hôpitaux de la ville. Il la remit à chacun des médecins ayant soigné des malades atteints du choléra et rendu ainsi un grand service à la population. Mi-décembre, j'obtins un congé de deux semaines et je me rendis à Freiburg. A mon retour, je fus nommé médecin auxiliaire dans l'ancien hôpital de Hambourg.

(1) Le professeur de l'Université catholique de Louvain, notre ancêtre, Carl Blas (1839-1919) épousa le 30-03-1875, Maria Lemaître (1856-1940). Ils eurent deux filles : Hélène, (1876-1963) dont nous descendons et Angèle (1879-1933) qui épousa le professeur Albert Lemaire.

Hinterzarten

En février 1894, je devins l'assistant du Dr Stern dans la clinique St Vincent de Freiburg et le 29 octobre 1894, je m'installai comme médecin généraliste à Hinterzarten. Ma santé s'améliorait grâce au bon air de la Forêt Noire et je n'avais plus de fièvre. Après une période de 18 mois, je démissionnais toutefois dans le but de m'installer à Achern. Mais comme je ne trouvais pas de remplaçant, je restai trois mois de plus et je ne me rendis qu'en août à Achern.

Voici les termes du sympathique certificat qu'on me remit à Hinterzarten :

“ Nous certifions que le médecin généraliste, le Dr Otto Blas, a exercé sa profession dans notre commune du 27 octobre 1894 au 1^{er} avril 1897. Il est apparu comme un professionnel de la santé très adroit et sympathique, sans prétention et désintéressé et ceci à la grande satisfaction des habitants de la région. Le Conseil Municipal / Le Maire Hensler ”

Achern

Je voulus tenter ma chance à Achern, le lieu de mon enfance heureuse. Les souvenirs d'une époque révolue, de mes grands-parents exceptionnels, de ma tante Amélie si bonne qui m'a donné tant de marques d'affection, de mes amis fidèles, du beau jardin, de la petite pièce de derrière où la tante m'accompagnait au lit en m'endormant avec une prière, de la ruelle étroite devant la chambre, du chant des oies au petit matin, des livres que je dévorais dans mon imagination d'adolescent, des contes, de la véranda avec le tableau du petit prince écossais de Lenau etc. Tous ces souvenirs remontaient si fort en moi que j'avais l'impression de devoir me réfugier là pour trouver la paix et le bonheur.

Je quittais Hinterzarten et, pour la deuxième fois de ma vie, j'étais déchiré par un départ (la première fois en 1877 à Simbach). Pendant des jours et des nuits, j'avais la larme à l'œil, émotif comme je l'étais.

Hélas, le bonheur dont j'avais tant rêvé ne s'est pas présenté. Je m'installais dans l'appartement d'une veuve de commerçant, car mes cousins me refusaient le leur qui était vide et pendant trois mois, je me rendis à l'hôpital psychiatrique de Illenau pour obtenir une qualification me permettant ultérieurement de passer l'examen régional.

Mon cabinet n'était guère rentable. Je fus content d'apprendre qu'un poste était à pourvoir à St. Märgen suite au départ du Dr. Mees. Je déposai immédiatement ma candidature et je fus accepté après m'y être présenté. En septembre 1897, je pris mes fonctions à St. Märgen après avoir acheté une pharmacie ambulante pour 1500 marks. Je venais de rentrer d'un petit voyage en Hollande et en Belgique et devais me rendre de toute urgence à St.Märgen car le Dr. Mees avait déjà quitté l'endroit. Avec mon cher “ Dubb ”, mon fidèle compagnon depuis Hinterzarten, je m'installais dans le grand appartement du cloître. Sophie Weber me rejoignit plus tard. Mes sœurs s'étaient gentiment occupées de me procurer des meubles.

L'hiver fut rude sur les sommets de la Forêt Noire. Le cabinet marchait bien, mais me demandait beaucoup d'efforts. IL n'était pas facile de me rendre au fond des vallées éloignées, enfouies sous la neige. Mais néanmoins j'y vivai heureux, lorsque me parvint par le biais de mon ami Simon l'invitation de me rendre en Turquie avec le Professeur Rieder.

Istanbul

Le Sultan avait décidé de faire réorganiser l'école de médecine turque de Stambul par un savant allemand et selon le modèle allemand. Le ministère de la culture de Prusse avait confié cette mission au professeur Rieder de l'université de Bonn. Après des tractations qui me mirent en émoi, je pris la décision d'accompagner le professeur. Je démissionnai fin mai et, une nouvelle fois, je me séparai le cœur gros de tout ce qui m'entourait : Sophie Weber, Dubb mon chien, les belles forêts, les montagnes, les vallées paisibles, les sommets solitaires et tous ces êtres simples et bons. Le 29 mai 1898, je me rendis à Vienne par Francfort où je rencontrai le Professeur Rieder et le Dr.Dycka pour prendre avec eux l'Orient-Express pour Stambul.

Dans un premier temps, nous habitons à l'hôtel Kröcker à Pera avant de louer une maison dans la rue Hairié. Au début, nous perdions beaucoup de temps à déposer des demandes, faire des traductions, des rapports, à servir d'interprète, pendant que se construisait l'hôpital où devait se dérouler la mission confiée au Professeur. Enfin, je m'installais dans cet hôpital et fus chargé d'accueillir les malades et d'assister Mufekisch kais. Pour le moment, seuls 3 malades seulement se trouvaient dans cet hôpital encore en construction.

18 janvier 1899. Depuis plusieurs semaines, j'habite dans l'hôpital de Gülhane, inauguré le 31 décembre en présence de l'Ambassadeur d'Allemagne et de Zekki Pascha. Peu après l'inauguration, arrivèrent les 28 médecins militaires habilités à suivre pour cette année les cours du Professeur Rieder. On accepta de nombreux malades et les opérations chirurgicales commencèrent. L'autre jour, comme le nombre de surveillants mis à notre disposition s'avéra insuffisant et que les soldats demandés en renfort n'arrivaient pas, le Professeur Rieder suspendit ses cours.

Un article publié par le Professeur Rieder dans le journal de Cologne décrit la situation sur place; il décrit également mes propres expériences.

“ Mon travail au service de la Turquie fut un combat permanent. Ce qui était obtenu à grand-peine un jour, était perdu le lendemain en raison des intrigues et des ragots... Il nous fallait des gens qui aimaient se battre et non pas des gens paisibles qui se réjouissent de ce qu'ils ont obtenu et qui travaillent au maximum de leurs compétences à condition que leur entourage soit harmonieux et les soutienne.

A mon arrivée en Turquie en 1898, j'avais défini quatre projets prioritaires. Donner aux médecins allemands tout le pouvoir de décision concernant le vieil hôpital de Gülhane. Me laisser décider seul de l'emploi des subventions concernant l'embauche, les aides-soignants et les infirmières. Le but était de créer un hôpital modèle, de former des médecins turcs expérimentés et des futurs professeurs chargés d'enseigner dans l'école de médecine en construction. Hélas, les Turcs nous écoutèrent poliment, lirent peut-être ce que nous écrivions, nous promettèrent de faire le maximum, mais ne firent rien. ”

Toutes ces expériences qui m'ont mis moi-même dans des situations délicates (comme le montre l'attestation suivante du Professeur Rieder), me fragilisèrent dans ma fonction et rendirent tout effort vain. Ma santé en a pâti et de nouvelles crises de malaria se déclarèrent. C'est pourquoi, j'ai décidé de rentrer au pays.

Attestation du Professeur Rieder :

“ Lorsque j’entrepris au printemps 1898 la réforme de l’enseignement de la médecine en Turquie souhaitée par Sa Majesté le Sultan, le Docteur Otto Blas originaire de Fribourg m’accompagna. Grâce à son long séjour en Turquie, il avait acquis une parfaite connaissance de la langue turque et a pu me rendre de ce fait de précieux services dans ma fonction qui n’était pas facile surtout au début. Et je certifie qu’il a parfaitement bien rempli son rôle, même dans des situations délicates. Plus tard, après l’ouverture de l’hôpital impérial ottoman Gülhane construit par mes soins, il y a travaillé en tant que médecin. Il a accompli cette fonction de manière très satisfaisante. Le Docteur Blas quitte ses fonctions à Constantinople de son plein gré. A cause de ses maladies contractées antérieurement, il ne peut plus supporter le climat local et je regrette sincèrement son départ. Constantinople, juin 1899 ”

Achern

En Avril 1900, un poste s'était libéré à Achern, un hasard qui me dispensait des interrogations et des doutes concernant le choix d'un nouvel endroit pour exercer mes fonctions : Achern étant ma patrie.

Lors de ma seconde installation, ma clientèle augmenta considérablement. Comme aucun appartement n'était à louer au moment de mon arrivée, mes sœurs me suggérèrent l'achat d'une petite maison, afin d'avoir un point d'attache. Je n'arrivais pas à prendre une décision, ma grande lassitude étant certainement due à ma santé fragile. Après une longue attente, je trouvai enfin un bel appartement qui me convenait bien. Je m'y installai avec ma sœur Camilla. J'étais content d'avoir enfin un endroit bien à moi !

Discours funèbre prononcé par ses sœurs Julie et Camilla, à leur cher frère défunt :

“ A celui qui a traversé tant d'épreuves difficiles et qui a erré sans répit : la confiance touchante et la vénération de ses malades... la fidélité et l'affection de ses amis... parmi eux la famille Buhl de Achern, sa nouvelle maison... enfin cette région qu'il aimait tant... tout ceci semblait lui apporter enfin un peu de repos et de bonheur, oui ! peut-être même la fin de ses ennuis de santé ? Mais Dieu en a décidé autrement.

Le nombre de ses patients ne cessait de croître, et malgré ses souffrances il n'a renvoyé personne. Il s'est dévoué jour et nuit, ne reculant pas devant le mauvais temps et l'hiver. Il affronta les sommets enneigés pour apporter dans les fermes isolées son aide, son savoir-faire et son soutien. Il l'a fait, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Après seulement quelques mois d'activité à Achern... il s'est endormi définitivement : c'était le 22 avril 1901.

Chrétien pratiquant, il a cherché à atteindre les idéaux les plus nobles, jusqu'à ce que la mort y mette un terme. Qu'il repose à présent dans la paix du Christ dans ce beau cimetière d'Achern. ”

Extrait du discours du Docteur Schröder

“ Notre cher ami vient de mettre fin à sa vie d'errance. Il a trouvé le repos qu'il n'a pas connu durant sa vie. Sa santé était minée par la malaria depuis sa campagne en Turquie; C'est pourquoi cette pneumonie lui aura été fatale.

Tout ce que le défunt a vécu remplirait un livre. Personne ne pourrait rester sans émotion et sans admiration devant cet homme doté d'une si rare sensibilité: c'est bien elle en effet qui lui a permis de surmonter toute les épreuves et de garder en son for intérieur tout l'amour envers la souffrance de son prochain. Ses amis, ses collègues qui ont découvert sa profondeur d'âme ne l'oublieront jamais. ”

Nota : L'original du journal de Otto Blas n'a pas été retrouvé. Le présent texte écrit en langue allemande a été transcrit, complété, voir expurgé par Camila BLAS, sa soeur. Il a été traduit ensuite en français par une professeur de langue du Lycée Toulouse-Lautrec de Vaucresson, près de Paris, en l'année 2003. Les cartes dessinées cette même année, devraient permettre une meilleure lecture du récit.

louis.isaac@wanadoo.fr